88337

MÉMOIRES

DU

BARON DE TOTT,

SUR LES TURCS

ET LES TARTARES.

QUATRIEME PARTIE.

Bibliotheca Nationale NAPOLI

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXV.

MÉMOIRES

DU

BARON DE TOTT.

QUATRIEME PARTIE.

APRÈS avoir observé le caractère, les mœurs & le gouvernement des Turcs, dans la capitale de leur vaste Empire, il me restait à parcourir les Provinces éloignées, à examiner les différentes nations qu'elles contiennent, afin de découvrir la nuance que l'éloignement du Despote produit nécessairement sur le Despotisme.

Les abus qui s'étaient introduits dans les différens établissemens du commerce de France en Levant, nés de la contrariété des loix plus que de l'inobservance des règles, avaient déterminé le Gouvernement à faire inspecter les Echelles. Cette mission me fut confiée.

La frégate du Roi l'*Athalante*, commandée par M. le Baron de Durfort, reçut ordre d'armer, pour me conduire dans ma tournée, & M. le Comte & Madame la Comtesse de Tessé, M. le

Duc d'Ayen, & le Comte de Meun que la même frégate devait préalablement tranſporter en Sicile, étant arrivés à Toulon, nous mîmes à la voile le 2 Mai : nous trouvâmes à la hauteur du Cap Corſe, le vent d'Eſt établi, & M. de Durfort ſe détermina à relâcher à Gênes, d'où après quelques jours il remit en mer, & débarqua les Voyageurs à leur deſtination.

On fit enſuite voile pour Malthe, où je devais m'acquitter d'une commiſſion dont j'étais chargé auprès du Grand-Maître. Et nous nous rendîmes de là à l'île de Candie, où je commençai mon inſpection.

Cette île, l'ancienne Crète qui ſépare en quelque manière l'Archipel de la Méditerranée, eſt formée d'une longue chaîne de montagnes dirigées de l'Oueſt à l'Eſt. On peut la conſidérer comme une continuité de celle qui, du Nord de l'Adriatique, paſſe ſur la Morée, & ſe retrouve en Caramanie pour s'y rejoindre au Mont-Liban.

L'île de Crète, célébrée par les Poëtes de l'Antiquité la plus reculée, offre encore à la curioſité des voyageurs ſon fameux labyrinthe. Elle voudrait auſſi s'approprier le véritable Mont-Olympe, que les côtes d'Europe & d'Aſie lui diſputent (1), mais les pieuſes fictions qui ſe ſuccèdent ont ſubſtitué à ces monumens du Paganiſme, la grotte de Sainte-Marguerite, plus digne ſans doute de la vénération des Grecs modernes, & plus faite encore pour fixer l'attention du Phyſicien Natura-

(1) On voit deux autres Monts Olympes, l'un dans l'Aſie Mineure, au pied duquel eſt ſituée la fameuſe ville de Bruſſe; l'autre en Europe dans le golphe de l'ancienne Theſſalonique. Ce dernier auprès duquel eſt un petit vallon qu'on nomme encore la vallée de Tempé, aurait des droits mieux conſtatés; mais l'aſpect de ces différentes montagnes ne mérite aucune préférence.

liſte (1). Les montagnes plus rapprochées de la côte du Sud, rendent cette île preſque inabordable vers la Méditerranée, ce qui donne à la côte du Nord tous les avantages de la culture dont un mauvais ſol peut être ſuſceptible. Ce n'eſt auſſi qu'à la beauté du climat qu'il doit la richeſſe des productions que ſes habitans échangent contre le bled qui leur manque. Les huiles ſont la baſe de leur commerce, & la fabrication du ſavon leur principale induſtrie. Cet art y eſt cependant ſi peu perfectionné, que nonobſtant le voiſinage du conſommateur, notre commerce exporte la plus grande quantité de ces huiles pour les fabriquer dans les Savonneries de Marſeille, & en débiter une partie à Conſtantinople. Les oliviers ſauvages que j'ai trouvé ſur la pointe orientale & inhabitée de cette île, atteſtent leur indigénat; il eſt également reconnu pour le laurier-roſe qui ombrage & colore tous les vallons, en y entretenant une vapeur qu'on croit funeſte à ceux qui s'y laiſſent ſurprendre par le ſommeil. Les campagnes ſont couverles d'orangers & de citronniers dont les fruits ſont préférables à ceux de Malthe & de Portugal. Le muche-muche du genre des abricots & de la groſſeur des mirabelles, mais plus délicat que les meilleurs fruits de ſon eſpèce, ſemble n'appartenir qu'au ſol de la Candie. Il produits les plantes les plus précieuſes.

Cette île long-temps poſſédée par les Vénitiens, enlevée par Sultan Soliman à cette République, qu'il dépouilla ſucceſſivement de ſes principaux domaines, conſerve les fortereſſes qui ne purent la dé-

(1) Cette grotte eſt ſur-tout remarquable par la qualité des ſtalactiques qu'elle contient, & par les variétés qu'elle préſente.

fendre, & qui ne ſervent encore aujourd'hui que d'aſyle aux oppreſſeurs, ſans pouvoir réſiſter à la plus légère attaque étrangère, c'eſt auſſi dans les défilés & l'aridité des montagnes que les habitans diſputent en faveur de leur brigandage, une indépendance, dont le cultivateur ne jouit jamais.

Les trois villes de Candie, la Canée & Rétimo ſont chef-lieu des trois Pachalics dans leſquels le Gouvernement Ottoman a diviſé cette île. Le premier commande aux deux autres ſous le titre de Séraskier, & tous trois vexent à l'envi cette malheureuſe contrée. La milice Turque avec laquelle les Grecs Candiottes ſe ſont affiliés par de fréquens mariages au capin (1) a ſouvent mis des bornes à ces vexations, en ſe ſoulevant contre les vexateurs en dignité; mais ces mêmes Grecs profitent preſque toujours de leur parenté avec les Jéniſſaires, pour devenir des vexateurs ſubalternes, plus dangereux pour leur voiſins & conſtamment impunis.

En même-temps que ce mêlange d'oppreſſion & d'anarchie entretien le déſordre ſur toute la côte du nord, une ſociété de brigands établie dans les montagnes maintient l'ordre entre ſes membres, s'y défend contre toute oppreſſion, & couvre la mer de pirates. Cette eſpece de république a pour alliés les Maniotes leurs voiſins; ils ſe prêtent des ſecours mutuels, & la faibleſſe des Turcs ne peut en offrir à l'humanité qui gémit ſous les déprédations de ces forbans.

La hauteur des montagnes qui prolongent la Candie, l'aridité de quelques-unes, & la nature

(1) On a donné dans la première partie de ces Mémoires l'explication de cette eſpèce de mariage.

des végétaux qui couvrent les autres, ſont les moindres indices des minéraux qu'elles contiennent. Tout y atteſte également des volcans éteints, nombre de montagnes ont leur cratère, & j'ai trouvé près du cap Salomon (1), une petite île de marbre blanc, couverte en partie d'une couche de lave.

Après notre départ de la Canée, la frégate mouilla à l'abri de cette île, d'où nous fîmes voile dans les premiers jours de Juin pour nous rendre à Alexandrie. Les vents qui à cette époque ſont aliſés de l'Oueſt au Nord, ſans jamais agiter la mer, permettent aux navigateurs de calculer l'inſtant de leur arrivée en Egypte. J'obſervai pendant le cours de cette navigation, une vapeur que le vent preſſait devant nous, & qui réſiſtant à l'attraction du Soleil, & s'épaiſſiſſant chaque jour, ne nous parut ſe former en nuages brumeux qu'à l'approche du rivage d'Egypte; que l'aſpect de la colonne de Pompée nous annonça avant de le découvrir. Mais nous vîmes bientôt paraître le Château du Phare, & après avoir doublé le diamant (2), la frégate mouilla dans le port neuf d'Alexandrie. Je dépêchai le même jour un exprès au Conſul du Caire pour le prévenir de mon arrivée, & requérir du Gouvernement les moyens de remonter le Nil juſqu'à la Capitale.

(1) Il eſt ſitué à la pointe la plus orientale de l'île, & forme avec le Cap Sidéra, l'île Morenne, & cinq petits îlots. Le mouillage de Paleo Caſtro (*Grec*) vieux Château. Pendant la précédente guerre, un Corſaire Anglais qui s'était emparé de ce poſte, & qui avait placé ſur les deux Caps des Védettes qui ſignalaient nos bâtimens au Nord & au Sud, incommoda beaucoup notre commerce.

(2) On nomme ainſi un rocher à une demi-encablure de la pointe de terre ſur laquelle le Phare eſt bâti, & qui ſépare les deux ports d'Alexandrie.

Le Vice-Conſul du Caire, accompagné de quatre Négocians & d'un Aga des Mamelucs arrivèrent le 11 Juin au matin de Roſette, où ils avaient laiſſé les bateaux qui les avaient amenés, & que le Chék-Elbélet envoyait pour me tranſporter au Caire. La méſintelligence qui commençait à ſe manifeſter entre les Beys (1), & ſur-tout la ſortie de Murats (2) qui avec quelques troupes venait de quitter la Capitale, ſous le prétexte de ſoumettre les Arabes de la Charkié, mais en effet pour vexer l'Egypte, rendaient cette précaution néceſſaire à ma ſûreté. Nous partîmes le 12 au ſoir pour nous rendre à Roſette, afin d'éviter la grande chaleur pendant la route de 12 lieues que nous avions à faire. Notre petite caravane montée ſur des mules, était compoſée de trente perſonnes; nous nous arrêtâmes à moitié chemin à la Maadié. Ce lieu de repos pour les voyageurs eſt conſtruit dans un terrein autrefois cultivé, mais livré depuis long-temps aux inondations de la mer, à l'aridité qu'elle procure, & aux déprédations des Arabes. Nous en partîmes après quelques heures, & le jour nous fit bientôt découvrir avec la cîme des Palmiers les pointes des Minarets de Roſette, & nous jouîmes, après avoir traverſé cette ville juſqu'au bord du Nil qui la prolonge, de l'étonnant tableau que le Delta préſente à la rive oppoſée.

(1) Les vingt-quatre Provinces qui diviſent l'Egypte, ſont gouvernées par autant de Beys; le premier d'entre eux, commande particulièrement au Caire, jouit du titre de Chékelbélet (Prince du pays); leur réunion forme le Divan, qu'un Pacha à trois queues préſide au nom du Grand-Seigneur. On trouvera dans les détails qui ſuivront un tableau de ce Gouvernement tyrannique dans ſon origine, & devenu plus monſtrueux en devenant plus faible.

(2) L'un des vingt-quatre Gouverneurs, & celui qui paraiſſait alors avoir la prépondérance.

Je m'embarquai le ſoir ſur la félouque du Chék-Elbélet avec les perſonnes qui m'accompagnaient. Ce bâtiment, dont la poupe était couverte d'un grand tandelet, contenait une chambre à coucher & un ſallon garni de ſophas. Un autre bateau deſtiné pour les gens & la cuiſine nous accompagnait, s'arrêtait à côté de nous aux heures des repas, & à l'aide des vents qui refoulent les eaux du Nil, nous remontâmes ce fleuve à la voile, juſqu'au Caire, où nous arrivâmes le troiſième jour au ſoir.

Un Jéniſſaire du Conſul placé en vedette dans un bateau au-deſſous de Boulac (1), nous fit débarquer à l'endroit où l'on avait diſpoſé nos montures qui nous tranſportèrent nuit fermée chez le Conſul.

Iſed-Pacha, cet ancien favori du Grand-Seigneur dont j'ai déja parlé, était alors Pacha du Caire. Prévenu de mon arrivée, il m'envoya complimenter le lendemain; le Chék-Elbélet me fit la même honnêteté, en me faiſant preſſer de le venir voir au plutôt: je ne prévis pas d'abord le motif de cette inſtance, & lui ayant fait répondre que quelqu'inſtruit que je fuſſe de la réalité de ſa prépondérance en Egypte, je ne pouvais cependant me diſpenſer de reconnaître, au moins en apparence, celle du Grand-Seigneur dans la perſonne de ſon Pacha. Le Bey commandant ordonna à ſon Grand-Ecuyer & aux Officiers de Police de préparer toutes choſes pour hâter ma viſite au Gouverneur.

Le Conſul m'avait dit, en mettant pied à

(1) Bourg qui prolonge le Nil, ſert au débarquement pour la Capitale, & peut être conſidéré comme un de ſes fauxbourgs.

terre, que le Chék-Elbélet, prévenu de mon arrivée, & préſumant que je me débarquerais de jour, avait diſpoſé un grand nombre d'Officiers & de Saratches pour me faire faire une entrée publique d'autant plus diſtinguée, que nonobſtant le droit de monter à cheval, réſervé aux Beys & aux grands de l'Empire, on avait préparé ſept chevaux pour faire partager ce privilége aux perſonnes qui m'accompagnaient. Le ſoin que j'eus d'arriver tard, ne fit que retarder une corvée qu'il me fallut ſupporter pour me rendre au Château du Caire, où le Pacha toujours priſonnier des Beys repréſente cependant la perſonne de leur Souverain. La curioſité du peuple fut telle que la crainte que devaient lui inſpirer les deux files de Saratches qui me précédaient, ne put l'empêcher de ſe porter en foule ſur mon paſſage, & les coups que ces ſoldats diſtribuaient ſans motif, & ſeulement pour égayer la marche, n'empêcha pas la multitude d'attendre mon retour à la porte du Château. J'y trouvai le Pacha environné de toute la pompe du Viſiriat; il me reçut avec les mêmes cérémonies qui ſe pratiquent à Conſtantinople; mais notre ancienne liaiſon nous invitant au tête-à-tête, il écarta pour quelque temps la foule qui rempliſſait la ſalle du Divan, & ce fut en me confiant la fermentation qui exiſtait entre les Beys, (préſage d'une révolution), qu'il me donna l'explication de l'empreſſement du Chék-Elbélet à terminer tout cérémonial avec moi. Cependant on ne donna pas le temps à celui-ci de me recevoir, car à peine fus-je rendu chez moi dans le même ordre qui m'avait conduit au Château, que le parti oppoſé ayant éclaté,

les Beys régnants ne ſongèrent plus qu'à s'emparer de la fortereſſe. Ce moyen plus politique que militaire aſſure à celui qui ſait ſe le procurer, la diſpoſition des ordres du Grand-Seigneur en les faiſant émaner du Pacha, le piſtolet ſous la gorge. Auſſi ne tarda-t-on pas à voir un Firman prononcer l'exil des révoltés, tandis que ceux-ci mépriſant ces vaines formalités, en fuſillant leurs ennemis, les contraignirent après quelques jours d'une pétarade plus bruyante que meurtriere, à fuir vers la haute Egypte.

Des Mamelucs du parti victorieux, élevés à la dignité de Beys, remplacèrent les fuyards, & le Gouvernement paraiſſant tranquilliſé, je me rendis à Giſa pour y paſſer quelques jours, & viſiter les pyramides qui n'en ſont éloignées que de quatre lieues.

Le ſol de l'Egypte, ſon commerce, ſon Gouvernement & ſes monumens, qu'on doit conſidérer comme les annales du monde les plus reculées, ſont des objets trop dignes d'être obſervés pour les confondre avec l'hiſtorique de mon voyage; & j'en réſerverai les détails afin de les réunir dans un même tableau.

Les Arabes qui devaient nous conduire aux pyramides, nous firent partir à minuit; & nous mîmes pied à terre près de ces maſſes énormes à la pointe du jour. Le premier ſoin des perſonnes qui m'accompagnaient, fut d'y pénétrer; mais moins curieux d'un intérieur ſuffiſamment connu par les plans que M. Maillet, & différens voyageurs tous également d'accord, nous en ont donné, j'ai profité du peu tems que je pouvais employer à mes obſervations, pour me livrer à des

recherches qui m'avaient paru négligées jusqu'alors.

En m'approchant du sphinx, dont je parlerai ailleurs, les Arabes qui m'accompagnaient, me firent remarquer l'ouverture qu'un des Beys d'Egypte avait fait dégager, jusqu'à une certaine profondeur, des sables qui comblaient précédemment. Ils ajoutèrent que l'impiété d'un travail dont l'objet était de pénétrer dans l'asyle des morts, n'avait pas tardé à être punie, & que ce Bey avait perdu la vie dans la dernière révolution. Cependant, ces Arabes si scrupuleux, faisaient journellement commerce de momies, & se portaient très-bien; mais l'entreprise du Bey aurait nui sans doute à ce trafic; tout négociant aspire à l'exclusif.

De retour à Gisa, où je m'étais déja occupé à dessiner la vue de l'isle de Rhoda, du Nillomètre & du vieux Caire, situé vis-à-vis, je profitai de l'offre que me fit un négociant Copte, & je me transportai dans sa maison à la rive opposée, afin d'y dessiner la vue de Gisa & des pyramides. Tandis que je m'occupais de ce travail, un gros de cavalerie passe à toutes jambes sous nos fenêtres, d'autres troupes succèdent, les coups de pistolet se font entendre de tous côtés, le tumulte augmente, le maître du logis barricade sa porte, & nous apprîmes bientôt par le Jénissaire qui nous accompagnait, que le feu de la révolution, caché pendant quelques jours, venait encore d'éclater le matin par l'assassinat de trois Beys, & qu'un quatrième, pour éviter le même sort, fuyait avec les débris de son parti, pour rejoindre ses adhérens dans la haute Egypte, où le parti victorieux avait intérêt d'empêcher cette réunion. Nous vîmes en même tems une grande félouque armée s'emparer

du milieu du Nil, en interrompre la navigation, afin d'interdire aux fuyards, le moyen d'échapper à la proscription en se jettant du côté de la Lybie: jusques-là étranger à cette querelle, j'achevai mon dessin, & le tumulte nous paraissant calmé, je m'embarquai pour retourner à Gisa sans prévoir aucun obstacle; mais à peine nos bateliers eurent-ils donné quelques coups de rames, qu'une vingtaine de cavaliers Mamelucs arrivant à toute bride, sur le rivage, nous couchent en joue & nous menacent de faire feu, si nous n'abordons pas au plus vîte. C'est aussi ce que nous fîmes. Nous apprîme alors qu'un des Beys était au vieux Caire chargé de la garde du Nil, dont il avait interdit le passage; j'objectai en vain que cette loi ne pouvait me regarder, & ne pouvant obtenir de ces MM. que le bout de leurs carabines pour toute réponse, j'envoyai un négociant qui se trouvait avec moi, traiter directement cette affaire avec le Bey, qu'on nous dit être assis au coin d'une rue à peu de distance: celui-ci parut d'abord étonné d'apprendre que je fusse au vieux Caire, & quand il sut que j'y étais venu pour dessiner, il objecta fort spirituellement que j'aurais dû mieux choisir le moment; mais mon Ambassadeur ayant répliqué avec au moins autant de justesse, que je n'avais pu prévoir qu'il leur plairait de s'égorger le matin, il obtint enfin avec quelques excuses sur ce qui s'était passé, l'ordre de me laisser continuer ma route. Pendant ce tems un Officier du Prince volait nos pipes, il fallut encore l'embarquer avec nous, sous le prétexte de nous préserver des insultes de la félouque, mais en effet pour extorquer le salaire de ce prétendu service; & j'ar-

rivai à Giſa, où je ne m'occupai plus que des préparatifs pour mon retour à Alexandrie.

Le Nil dont j'avais obſervé la croiſſance, était parvenu au degré qui permet l'ouverture du canal de Trajan. Les crieurs publics deſtinés à annoncer au peuple, la crue journalière du fleuve, venaient de proclamer la fête de l'Arrouſſée (1); mais nonobſtant ces préparatifs, & ceux qu'on faiſait pour pourſuivre les fuyards, j'obtins du Chék-Elbélet les moyens de retourner à Alexandrie; & je me rembarquai ſur les mêmes bateaux qui m'avaient amené, pour reprendre une navigation d'autant plus agréable, que l'élévation des eaux nous permettait alors de parcourir des yeux la plus peuplée comme la plus riche contrée de l'univers.

Avide de connaître les détails d'un enſemble auſſi intéreſſant, j'avais raſſemblé avec ſoin tout ce qui pouvait m'éclairer ſur le Gouvernement, la population, les mœurs, le commerce & les rapports qu'il néceſſite. La gaieté du peuple qui bordait les rives du Nil, m'inſpira le deſir de m'en approcher; mais l'aſpect des Mamelucs qui voulaient m'accompagner à terre, aurait bientôt mis tout en fuite, ſans le ſoin que je pris de les faire reſter à bord, & de ne m'avancer qu'avec les ſeuls Européens. J'ai ſouvent joui du plaiſir de réunir les habitans des villages riverains, & de m'aſſurer par leurs réponſes de l'exactitude des notions que j'avais recueillies, & dont je vais préſenter le tableau.

L'Egypte ſituée dans l'angle oriental de l'Afrique, s'étend depuis la mer Méditerranée juſqu'à

(1) La fête de la nouvelle épouſe.

l'Abyſſinie,

l'Abyſſinie, & comprend en latitude l'eſpace enfermé entre le 31 & le 32 degré, juſqu'à la ville de Suenné, près du tropique au-deſſous des cataractes du Nil.

Ce fleuve dont les ſources ne ſont pas bien connues (1), reçoit toutes les rivières dont l'Abyſſinie & l'Ethiopie ſont abondamment arroſées, deſcend dans l'Egypte qu'il traverſe du Sud au Nord juſqu'à 4 lieues au-deſſous du Caire, où ſe diviſant en deux branches, il forme l'île ſi célèbre & ſi connue ſous le nom de Delta : c'eſt auſſi juſqu'à la pointe de cette île, que les Egyptiens nomment en Arabe *Batn-el-Bacara* (le ventre de la vache) que les plaines qui bordent le Nil, reſſerrées par des terreins plus élevés, ſont les ſeules cultivables, le fleuve ne pouvant étendre au-delà les tréſors dont ſes eaux couvrent les terres qu'elles inondent.

Les montagnes qui bordent le Nil ne ſont à quatre lieues de diſtance, vis-à-vis le Caire, qu'un banc de rochers de quarante à cinquante pieds d'élévation ; il borde les plaines de la Lybie. Cette côte accompagne le cours du fleuve à plus ou moins de diſtance, & ne ſemble deſtinée qu'à ſervir de rive à l'inondation générale. Le côté

(1) Un voyageur nommé Brus a, dit-on, prétendu les avoir trouvés. J'ai vu au Caire le valet qu'il avait pris, le guide qui le conduiſait, le compagnon de ſon voyage. Je me ſuis aſſuré qu'il n'avait aucune connaiſſance de cette découverte, & l'on ne peut objecter contre ce témoignage, qu'un ſavant tel que M. Brus, ne devait pas compte de ſes obſervations à ſon valet. L'orgueil de la célébrité s'anéantit dans un déſert, le maître & le valet diſparaiſſent pour n'offrir plus aux beſoins qui les environne, que deux hommes auſſi empreſſés de ſe communiquer que néceſſités à ſe prêter des ſecours mutuels. Le plus nerveux aurait ſeul des droits ſur ſon compagnon, & le valet que je cite, né dans le pays, en avait d'inconteſtables pour garantir à M. Brus lui-même une découverte purement topographique.

de l'Arabie plus montueux, appartient aux terres qui bordent la Mer-Rouge, & prend déja le caractère de ſolidité qu'on obſerve généralement aux côtes maritimes. Au-deſſous du Caire, à la hauteur du ſommet de l'angle du Delta, le banc de rochers de la Lybie, & les côtes de l'Arabie s'ouvrent & s'éloignent vers le couchant & le levant, parallélement à la Méditerranée. Cette grande étendue de pays, depuis le Royaume de Barca juſqu'à Gaſe, eſt inondée par le fleuve, ou ſuſceptible de l'être. Cette inondation périodique, dans un pays où il ne pleut preſque jamais, & que l'ardeur du climat, la nature même du ſol ſemblent avoir deſtiné au deſſéchement & à l'aridité, eſt ſans doute un des phénomènes les plus ſurprenans; en obſervant le méchaniſme qui l'opère, on s'apperçoit que l'Europe y contribue, en verſant ſur l'Abyſſinie & l'Ethiopie les exhalaiſons dont nos climats abondent. Des vents aliſés de l'O. au N. ſoufflant réguliérement dans les mois de Juin, Juillet & Août, preſſent continuellement des nuages brumeux, qui, ſans priver l'Egypte du ſoleil, font paſſer en Abyſſinie & en Ethiopie ces vapeurs qui s'y raréfient, & rentrent par cent canaux dans le Nil, qui les répand enſuite en Egypte avec le limon, dont ſes eaux ſe chargent dans leur cours. On obſerve que devenues bourbeuſes par l'éboulement des terres argilleuſes qui compoſent le ſol, ces eaux paraiſſent en les buvant, auſſi légères & auſſi dépouillées que les eaux les plus claires; les Egyptiens croient celles du Nil nourriſſantes, & diſent que ceux qui ſe ſont une fois rafraîchis dans leur fleuve, ne peuvent plus s'en éloigner.

Le culte que les anciens Egyptiens rendaient au Nil, juſtifié par le bonheur dont il les faiſait jouir, s'eſt en quelque manière conſervé ſous les Mahométans, ils donnent à ce fleuve le titre de Très-Saint, ils honorent auſſi ſa crue de toutes les cérémonies que l'Antiquité Païenne lui avait conſacrées.

On obſerve cette croiſſance au Nilomètre, ſitué à la pointe méridionale de l'iſle de Rhoda, vis-à-vis le vieux Caire. Des crieurs publics diſtribués par quartier dans la Capitale, annoncent journellement au peuple, la crue du Nil, juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue au degré convenable à l'ouverture du canal qui conduit les eaux au milieu de la Ville, & delà dans les citernes. Ce moment eſt déterminé par une certaine hauteur qu'on ne peut vérifier avec préciſion, parce que la ſuperſtition écarte l'œil du curieux, qui voudrait s'approcher de la colonne graduée, placée au centre du baſſin du Nilomètre. Le cri des Ouſallah, qui ſignifie que Dieu a tenu ſa promeſſe, annonce l'ouverture de ce canal. Des enfans portant des banderoles de diverſes couleurs, accompagnent le crieur, & répandent la joie avec la certitude de l'abondance.

Sultan Sélim, après avoir conquis l'Egypte, lui donna des loix, établit une nouvelle forme de Gouvernement, & détermina que ce Royaume devenu une Province de ſon vaſte Empire, ne devrait le tribut que dans les années ou la crue du Nil ſeroit ſuffiſante à l'ouverture de ce canal. Ce n'eſt en effet qu'à cette époque que les eaux ſuffiſent à la culture néceſſaire, & c'eſt auſſi ce qui arrive tous les ans; mais cette croiſſance n'eſt

pas celle qui donne la plus grande abondance. Les eaux doivent à cet effet gagner le pied des montagnes, ce n'eſt qu'alors que l'on crie *Minel Dgebel*, *il-el-Dgebel* (d'une montagne à l'autre). C'eſt ſans doute pour ſe prémunir contre les années où le Nil laiſſerait beaucoup de terres ſans arroſement, que les anciens Souverains de l'Egypte firent conſtruire cette infinité de canaux, dont les principaux ſont encore entretenus; mais dont le plus grand nombre a été abandonné, & par une ſuite néceſſaire, plus de la moitié de l'Egypte, eſt ſans culture. Les plus ſoignés par le Gouvernement, ſont ceux qui portent l'eau au Caire, dans la Province du Fayoume, & à Alexandrie. Un Officier prépoſé à la garde de ce dernier, veille pour empêcher les Arabes de la Bachrié, qui jouiſſent du ſuperflu des eaux de ce canal, de les détourner avant qu'Alexandrie ſoit pourvu, ou de l'ouvrir avant le tems fixé, ce qui empêcherait la crue du Nil. Celui qui conduit les eaux dans le Fayoume, eſt également ſurveillé, & ne peut être ouvert avant celui du Caire, qu'on nomme le Canal de Trajan.

Les anciens Egyptiens avaient la barbare coutume d'immoler une jeune fille au Nil, lorſque la crue était au degré néceſſaire à l'ouverture de ce canal; on la nommait l'Arouſſé (la nouvelle épouſe). Et l'on conſerve encore le nom & les cérémonies de cette fête ſanguinaire que le Caliſe Omar a humaniſée, en ſubſtituant à la victime une colonne de terre qui la repréſente, & qu'on précipite dans le Nil. Les grands du Caire ſe rendent dans des gondoles parées à cette cérémonie; elle eſt toujours ſuivie de fêtes & de feux d'artifice.

Nombre d'autres canaux ſoignés ſeulement par les habitans qui en jouiſſent, partent du bras du Nil, qui va à Damiette, & fertiliſent la Charquie. Cette Province ſituée dans l'iſthme de Suèz, eſt la plus conſidérable de l'Egypte, comme la plus ſuſceptible d'un grand accroiſſement de culture. Les plaines de Gaze, qui ſont au-delà, & que les Arabes occupent, ne ſeraient pas moins fertiles, ſi l'eſprit de dévaſtation n'y détruiſait juſqu'aux productions ſpontanées. Quantité d'autres canaux parcourent le Delta, pluſieurs ſont navigables, & celui de Manouf communique les deux bras du Nil, à dix lieues au-deſſous du ſommet de l'angle nommé le ventre de la Vache. Ce canal part de Nadir, & non pas de Guéſeſd où d'Anville en a fixé l'ouverture, il traverſe la Province de Manoufié, dont on ne peut comparer la culture qu'au potager le mieux ſoigné. La carte de ce célèbre Géographe m'a paru d'ailleurs auſſi exacte qu'il était poſſible de la faire dans un pays où le Gouvernement n'a pu permettre de déterminer des baſes, & dont le terrein eſt aſſez uni pour ne préſenter aucun point d'où l'on puiſſe obſerver.

Le ſol de l'Egypte eſt effectivement ſi bas, que ce n'eſt qu'à quelques monticules formées par des décombres de l'ancienne Alexandrie, & à la prodigieuſe élévation de la colonne de Pompée, qu'on peut reconnaître cet atterrage; toute la côte forme horizon, & l'on n'apperçoit à trois lieues en mer, que quelques palmiers qui paraiſſent ſortir de ſes eaux; ce n'eſt pas cependant à ce ſeul nivellement que l'Egypte doit l'inondation périodique qui l'arroſe.

On a déja vu que les vents aliſés de l'O. au N. en chariant les brumes de l'Europe ſur l'Abyſſinie, ſoufflent dans la direction du Nil, & l'on reconnaîtra dans ce méchaniſme, qu'en refoulant les eaux du fleuve, le vent devient le principal agent de ſon débordement. Parvenu à ſon plus haut degré vers le milieu de Septembre, les vents s'aliſant alors dans la partie du Sud, concourent avec la pente naturelle du Nil, à accélérer l'écoulement des eaux en même tems qu'ils raſſemblent l'excédent des nuages devenus inutiles ſur l'Abyſſinie & l'Ethiopie, pour les porter avec fruit vers les ſources de l'Euphrate, où le même phénomène d'une inondation périodique, enrichit la Méſopotamie immédiatement après que l'Egypte a été abreuvée. On voit à cette époque une colonne de nuages traverſer la Mer Rouge vers l'iſthme de Suèz, prolonger la Syrie, ſe raſſembler ſur le Mont Ararat, tandis que le même vent aliſé dans le Golphe Perſique, en comprimant les eaux de l'Euphrate, procure à la Méſopotamie, par les mêmes moyens, les mêmes avantages dont l'Egypte jouit.

Cette obſervation météorologique, dont j'ai ſuivi ſcrupuleuſement tous les détails, peut annuellement ſe vérifier dans un climat où la pureté du ciel ne peut induire à erreur.

Toutes les deſcriptions de l'Egypte ſe ſont accordées juſqu'à préſent pour conſidérer le limon dont les eaux du Nil ſe chargent pendant la crue, & qu'elles dépoſent enſuite ſur les terres inondées, comme un engrais qui les fertiliſe. On ne découvre cependant dans ſon analyſe aucune qualité végétative avant ſa réunion au ſable qui com-

poſe avec l'argile le ſol de l'Egypte, dans la proportion des ouvrages de poteries. Ce limon n'eſt auſſi que le produit des éboulemens que le Nil opére ſur ſes deux rives, il ſe charge alors de toute la partie argilleuſe. Sa légéreté jointe au mouvement des eaux, en tient les particules ſuſpendues, tandis que la partie ſablonneuſe ſe dépoſe, & préſente aux habitans de nouvelles îles, après l'écoulement de l'inondation. Le cultivateur s'en empare auſſi-tôt, ſon induſtrie ſupplée à l'aridité des ſables, il joint de la fiente de pigeons aux graines de melons d'eau qu'il y plante, & jouit d'une abondante récolte avant que la nouvelle inondation vienne encore détruire ces champs, pour en préparer de nouveaux.

Le tournoiement des eaux qui opèrent ces variations, réſulte néceſſairement du double effort de la pente & du vent qui agiſſent en ſens contraire; mais le Nil eſt, nonobſtant cette agitation, ſi facile à contenir, que pluſieurs champs plus bas que la ſurface de ce fleuve, dans ſa crue, ſont préſervés d'une inondation nuiſible à leurs productions, par le ſeul ſecours d'un batardeau de huit à dix pouces d'épaiſſeur en terre humectée.

Ce moyen qui ne coûte au cultivateur qu'un léger travail, eſt employé pour préſerver le Delta lorſqu'il eſt menacé d'inondation. Cette île qui produit annuellement trois récoltes, eſt ſans ceſſe arroſée par des machines conſtruites ſur le Nil & ſur les canaux qui la coupent; mais elle éprouve rarement la crainte d'être ſubmergée, & cette riche partie de l'Egypte, qui touche à la mer, ſentirait encore moins le gonflement du fleuve, ſi

l'effet des vents aliſés, n'accumulait pas les eaux de la Méditerranée vers le Sud.

Il eſt important d'obſerver que le Delta plus élevé que le reſte de l'Egypte, eſt bordé vers la mer, par une forêt de palmiers, appellée la forêt de Berelos, dont le ſol domine de beaucoup la plus grande élévation des eaux, & cette remarque topographique ſuffit pour détruire le ſyſtême de la formation du Delta par ſédiment; un terrein qui domine les plus fortes inondations, ne peut leur devoir ſon origine, il a pu ſeulement occaſionner la diviſion des deux bras du Nil; mais ni cette circonſtance, ni l'exiſtence de l'île qui les ſépare, ne méritait pas tant de travail, & M. Maillet aurait pu ſe diſpenſer de répéter à cet égard, le ſyſtême d'Ephore qui n'eut même aucun ſuccès dans l'opinion de ſes contemporains.

Les veſtiges des canaux qui arroſaient les Provinces de l'O. & de l'E. du Delta, annoncent que l'ancienne Egypte y avait ménagé la plus riche culture. On doit auſſi préſumer par l'étendue des ruines d'Alexandrie, la conſtruction du canal, & le nivellement naturel des terres qui entourent le lac Maréotis, & s'étendent à l'O. juſqu'au Royaume de Barca; que ce pays aujourd'hui livré aux Arabes, & preſque ſans culture, était auſſi riche en productions de tout genre, que la ville d'Alexandrie l'exigeait pour ſa propre ſubſiſtance.

On obſerve par la diſpoſition du canal d'Alexandrie, qu'en ſervant à abreuver cette Ville, & à faciliter ſon commerce, il devait encore, en prolongeant la partie ſupérieure des terres cultivables qui ſont à la rive gauche du Nil, vis-à-

vis le Delta, ſervir à les fertiliſer, en même tems qu'une digue conſtruite au Béquers (1), reculait les bornes de la mer, pour ajouter à l'Egypte un grand terrein dont la culture touchait aux fauxbourgs de cette immenſe Ville, réduite aujourd'hui à un petit Bourg bâti ſur le nouvel iſthme qui s'eſt formé entre les deux Ports, & qui réunit l'île du Phare à la Terre-ferme; cette Capitale du commerce de l'univers, condamnée depuis long-tems à ne ſervir que d'entrepôt aux conſommations de l'Egypte, ſemble s'être exilée elle-même de ſes propres murailles; mais on ne peut jetter les yeux ſur l'étendue & la magnificence de ſes ruines, ſans appercevoir que les plus grands moyens n'ont de valeur que dans la proportion du ſiècle qui les emploie, & du génie des hommes placés pour les employer.

L'Egypte ſituée pour aſſocier à ſon commerce l'Europe, l'Afrique & les Indes, avait beſoin d'un Port. Il devait être vaſte, & d'un abord facile; les bouches du Nil n'offraient aucun de ces avantages, le ſeul Port qui fût ſur cette côte, placé à douze lieues du fleuve, dans un déſert, ne pouvait être apperçu que par un génie hardi; il fallait y bâtir une Ville, ce fut lui qui en deſſina le plan. A quel degré de ſplendeur n'a-t-il pas porté Alexandrie dans ſa naiſſance, il la joignit au Nil par un canal navigable, & utile à la culture, elle devint la Ville de toutes les Nations, la métropole du commerce; il en honore les cendres que les ſiècles de barbarie ont amoncelées, & qui n'attendent qu'une main bienfaiſante qui les délaie, pour cimenter la reconſ-

(1) Petit port ſitué entre Alexandrie & Roſette.

truction du plus vaſte édifice que l'eſprit humain ait jamais conçu.

Le fond de roche qui borde la côte d'Egypte, démontre que l'île du Phare n'a pu être formée que du produit des cendres d'Alexandrie, & que le bas-fond qui ſéparait les deux baſſins, s'eſt élevé par les décombres que la mer y a repouſſés. Ce nouveau rivage atteſte encore la vérité de cette obſervation, & les vagues y mettent journellement à découvert nombre de pierres gravées, qui ne peuvent apartenir qu'aux décombres de l'ancienne Ville.

Ses ruines offrent à chaque pas le témoignage de ſon ancienne ſplendeur, & le manteau Macédonien que ſon enceinte repréſente, en rappellant le fondateur, ſemble en avoir impoſé aux Barbares dans les différens ſaccagemens de cette ville. Les mêmes murailles qui garantiſſaient ſon induſtrie & ſes richeſſes défendent encore aujourd'hui ſes ruines, & préſentent un chef-d'œuvre de maçonnerie.

Quelques Hiſtoriens prétendent que les Sarraſins ont ſubſtitué cette enceinte à l'ancienne qu'ils avaient détruit; mais ſi l'on pouvait reconnaître la main de ces déprédateurs, ce ne pourrait être que dans les parties réparées, auſſi dépourvues de propreté que de régularité; on ne peut leur accorder la conſtruction des murs qui ſéparent Alexandrie de Nécropolis, ils ne ſerait pas plus abſurde de leur attribuer l'élévation de la colonne de Pompée.

Ce monument dont l'objet & le fondateur ſont également inconnus, placé près du canal entre Nécropolis & les murs d'Alexandrie, devait apparte-

nir au ſauxbourg, qui, ſuivant les Auteurs, joignait le lac Maréotis. On pourrait conjecturer par des fragmens de granit roſe, & ſur-tout par les anciennes fondations qui environnent cette colonne, qu'elle était élevée au milieu de la place marchande; mais ſans porter nos recherches au-delà des bornes poſées dans l'obſcurité de tems, le ſeul examen de ce monument ſuffit à l'admiration. Je ne répéterai pas la deſcription que M. Maillet & différens voyageurs en ont donnée. Je me bornerai à faire remarquer que cette maſſe énorme poſée ſur une pierre moitié moins grande que le ſtilobate qui s'y appuie centralement, n'eſt ſoutenue depuis tant de ſiècles que par l'adhérence préciſe des deux plans & la perfection de leur coupe horizontale. Ce point d'appui que l'on peut examiner librement par une excavation faite dans le blocage qui ſemblait ſoutenir la baſe, eſt un morceau de granit enfoncé à plus ou moins de profondeur dans le roc calcaire qui compoſe le ſol. L'inſpection des hiéroglyphes gravés ſur la face que l'ouverture a miſe à découvert, pourrait faire ſuppoſer qu'on a employé pour cette pierre fondamentale, un fragment d'obéliſque. Il paraît cependant plus naturel de penſer que ces caractères préſentent l'hiſtorique de cette colonne.

Le parfait à-plomb que je viens de démontrer, ne laiſſe aucun doute ſur la poſe perpendiculaire & ſucceſſive du ſtilobate, de la baſe, du fût & du chapiteau; mais il n'eſt pas ſi aiſé de concevoir les moyens employés pour élever ce même fût d'un ſeul morceau de granit roſe de plus de quatre pieds de module d'ordre Corinthien. Ce travail n'a pu s'effectuer ſans le ſecours des grues, &

cette obſervation ramenerait à croire que l'imitation du corbeau d'Archimède, nous a précédé en Egypte; ce qui n'eſt pas plus ſurprenant que de trouver ſous les laves du Véſuve, la repréſentation du valet & de la varlope de nos Menuiſiers.

Ce monument n'eſt pas le ſeul dont la hardieſſe étonne ceux qui abordent en Egypte, & l'aiguille de Cléopâtre, non moins difficile à élever, ne permet pas d'attribuer aux arts de la Grèce des travaux répandus avec profuſion dans la haute Egypte. On obſerve même, dans le chapiteau de la colonne de Pompée, une imitation trop groſſière des feuilles d'achante, pour n'y pas reconnaître des mains, plus accoutumées à mouvoir ces maſſes énormes, qu'à manier le ciſeau de Phidias. Celui des Egyptiens n'offre quelque délicateſſe que dans l'inciſion des hiéroglyphes. L'aiguille de Cléopâtre en eſt chargée ſur les quatre faces; ſa baſe cachée ſous des décombres, ne permet pas de juger de ſon point d'appui; mais l'examen d'une ſemblable aiguille renverſée & briſée près de la première, démontre qu'elles ont été toutes deux poſées ſur quatre dez de bronze. On apperçoit auſſi que ces deux obéliſques alignées ſur deux gros corps de bâtimens à des diſtances égales, décoraient cet emplacement dont les veſtiges manifeſtent un Palais. On croit y reconnaître celui de Cléopâtre. J'ai vu plus diſtinctement dans une rotonde aſſez bien conſervée, & ſur-tout dans pluſieurs cachots qui l'environnent, le Tribunal de juſtice, & j'ai été étonné de la conſervation de l'enduit qui en couvre les murs.

Des ſignes encore moins équivoques font reconnaître la principale place d'Alexandrie, plu-

ſieurs colonnes, dont deux placées au centre d'un des côtés de la place, & vis-à-vis un énorme amas de voûtes écroulées, en déſignant l'entrée du principal Temple, ne laiſſent pas de doute que ces ruines n'appartiennent à celui de Jupiter Sérapis. Si l'eſprit de deſtruction n'était pas toujours pareſſeux & ignorant, ces précieux débris diſparaîtraient plus promptement. J'ai vu les Barbares qui en ſont dépoſitaires, occupés à fendre des tronçons de colonnes pour en faire des meules de moulin, & j'ai eu la ſatisfaction de voir leur travail rendu inutile par leur mal-adreſſe. Si ces motifs conſervent les grandes maſſes, les ſtatues ne peuvent échapper à l'avarice qui les découvre; mais ce n'eſt jamais qu'après avoir ſatisfait au fanatiſme par la mutilation de ces prétendues idoles, que les Arabes viennent les vendre aux Européens. Le peu de profit qu'ils en retirent, en n'excitant point leurs recherches, les empêche heureuſement de fouiller ces décombres, & réſerve à nos neveux ce précieux dépôt.

Les fauxbourgs d'Alexandrie, celui qui joignait Nékropolis, & celui dont on diſtingue encore les rues dans la plaine qui conduit à Roſette, contiennent ſans doute beaucoup de richeſſes enfouies ſous leurs ruines, & l'emplacement de Nékropolis (1), eſt couvert de monticules qui invitent à conſidérer dans ces amas les débris des Temples & des Monumens élevés par la piété ſuperſtitieuſe des anciens Egyptiens. J'ai viſité avec ſoin les catacombes de cette ville, (le cimetiere d'Alexandrie); & quoiqu'il ne ſoit pas poſſible de les com-

(1) Nékropolis, ville des Morts, ce mot grec eſt compoſé de Νεκω, *mort*, & de Πολις, *ville*.

parer avec celles de l'ancienne Memphis, que les Arabes dérobent aux curieux, afin de leur vendre plus certainement les momies qu'ils desirent, il est probable que la méthode des embaumemens étant la même, la forme de ces catacombes ne peut différer que dans leurs proportions. On observe même que la nature n'ayant pas offert dans cette partie de l'Egypte un banc de roches semblable à celui qui borde le Nil au-dessus du Delta, les anciens habitans d'Alexandrie n'ont pu s'en procurer l'imitation, qu'en faisant d'abord une espèce de chemin creux dans le plateau de roc vif qu'ils destinaient à Nékropolis. Cette excavation de trente à quarante pieds de large sur une longueur de deux cent & vingt-cinq de profondeur, est terminée par des pentes douces à ses extrémités; les deux côtés, taillés perpendiculairement, contiennent plusieurs ouvertures larges & hautes de dix à douze pieds creusées horizontalement, & qui forment par leurs différens rameaux des rues souterraines. Celle de ces couvertures que la curiosité a débarrassée des décombres & des sables qui rendent l'entrée des autres incommode ou impossible, ne contient plus de momies; mais on y voit encore les places qu'elles occupaient, & l'ordre dans lequel elles y étaient rangées; des trous de vingt pouces en quarré, creusés de six pieds horizontalement, retrécis dans le fond, & séparés l'un de l'autre par des cloisons de sept à huit pouces d'épaisseurs, ménagées dans le roc, divisent en échiquiers les deux parois de ce souterrain.

Il est facile de juger, par cette disposition, que chaque momie entrait par les pieds dans la

caſe qui lui était deſtinée, & qu'on ouvrait de nouvelles rues à meſure que les habitans de Nékropolis ſe multipliaient. J'ai cru que cette obſervation, en portant quelque lueur dans les catacombes de Memphis, pourrait expliquer l'énormité, la multitude, ainſi que les différentes élévations des pyramides de la haute & baſſe Egypte; & je paſſe à l'examen de celles de Giſa, pour en tirer les inductions qui m'ont parues les plus vraiſemblables. J'ai déja dit qu'elles ſont conſtruites ſur le banc de rochers qui bordent la Lybie: deux de ces pyramides different peu dans leurs proportions, & la troiſième ſeulement de trois cent pieds, n'a jamais attirée aucun regard; la plus grande, dont chaque côté du quarré de ſa baſe & ſa hauteur ont ſix cent pieds, permet aux curieux d'examiner l'intérieur de cette énorme ſtructure. Le Conſul Maillet, en en donnant la deſcription, les plans, & les coupes les plus exactes, aſſure que cette pyramide a été violée; mais cette étrange manière de caractériſer la prétendue dégradation des aſſiſes de pierres qui devaient maſquer l'entrée des galeries par leſquelles on pénètre aujourd'hui juſqu'au ſarcophage, placé au centre de ce monument, ne démontre aucune violence, il paraît au contraire certain que cette pyramide n'a jamais été fermée; en effet, l'avarice ou la curioſité n'auraient pu en entreprendre la dégradation, ſans faire différentes tentatives dont il n'exiſte point de traces. Cependant aucun des côtés de la pyramide voiſine n'indique ſon ouverture; comment donc celle-ci aurait-elle été trouvée d'abord? Pourquoi les aſſiſes inférieures qui ne faiſaient aucun obſtacle, auraient-elles été

ôtées? Comment exiſterait-il encore une propreté remarquable dans les pierres d'attente? Comment enfin le bas-relief placé au-deſſous de la clef de la voûte, & la perfection de tout l'ouvrage n'auraient-ils pas ſouffert de cette dégradation. Cependant Maillet, pour appuyer ſon hypothèſe, entre dans tout pour les détails du travail qu'il ſuppoſe, & prête aux Egyptiens des moyens compliqués, que l'énormité de ces maſſes, & plus encore les pieuſes ſuperſtitions de ce peuple, n'avaient pas beſoin d'employer pour garantir des aſyles que tout invitait à reſpecter.

L'exactitude de cet Ecrivain ne laiſſerait rien à deſirer ſur l'intérieur de ce monument, ſi ſes recherches avaient pu pénétrer dans le puits qui plonge perpendiculairement au centre de la pyramide, & dont il ne fait qu'indiquer l'ouverture. Différentes tentatives pour y deſcendre, rendues infructueuſes, ſoit par le manque de moyens ou la timidité de ceux qui les ont faites, laiſſe encore un champ libre aux conjectures; il ſemble cependant que ce puits ne préſentant aucun objet d'utilité, on eſt plus particuliérement invité à le conſidérer comme un paſſage myſtérieux. Cette idée, liée aux opinions des anciens Egyptiens ſur la mort, acquérera plus de poids par les obſervations ſuivantes.

La plus intéreſſante eſt dans le rapport que les tombeaux ſupérieurs ont avec les inférieurs. Chaque pyramide a ſes catacombes, le banc de rochers taillé au ciſeau ſur une longueur de cinquante toiſes perpendiculairement au ſommet de la première pyramide, & parallélement à ſa face horizontale, préſente pluſieurs ouvertures, dont une latérale

latérale eſt creuſée dans une direction tellement inclinée, qu'on ne pourrait y deſcendre ſans ſe faire attacher, lors même que les Arabes en permettraient l'accès; d'autres iſſues ſont encore fermées par de longues pierres chargées d'hiéroglyphes & de figures en bas-relief. Une ſeule de ces ouvertures, par laquelle les Arabes tirent les momies dont ils font commerce, n'eſt fermée que par une porte de bois; l'entrée de ce ſouterrain eſt confiée à la garde d'un Arabe qui y loge; mais nonobſtant le bon accueil qu'il me fit, je n'ai pu en obtenir que la permiſſion de regarder par une fenêtre qu'il s'eſt ſans doute fabriqué lui-même; & je n'ai vu qu'un large ſouterrain où l'œil ſe perd dans l'obſcurité, mais dont la direction répond à la baſe de ſa pyramide. En ſuppoſant ici les différens rameaux qu'on parcourt à Nékropolis, ainſi que l'étendue & l'élévation proportionnées à la ville de Memphis, on concevra facilement l'énormité de l'excavation. Une autre obſervation non moins utile, c'eſt que les pyramides ſont inconteſtablement du même roc, & l'on ne craint pas d'aſſurer que les catacombes en ont été la carrière. Si l'on ajoute à ces différentes remarques l'effet néceſſaire des préjugés d'un peuple dont la vie ſemblait conſacrée à la mort, ne paraîtra-t-il pas probable, qu'à chaque nouveau regne les habitans de Memphis fermaient les dernières catacombes pour en ouvrir de nouvelles; que les pierres tirées de cette excavation étaient réſervées au mauſolée du Souverain actuel, & que la durée de ſon regne en déterminait les proportions. Ces pierres de même échantillon, tranſportées à meſure ſur le plateau, n'avaient plus beſoin,

pour former ces monumens, que d'être placées en retraite, lorſque le calcul de leur nombre avait donné l'étendue de la première aſſiſe. On peut encore conjecturer que le puits dont j'ai parlé, aboutiſſant dans les tombeaux inférieurs, ménageait au Souverain le moyen de communiquer avec tous ſes ſujets morts ſous ſon regne; c'était lui inſpirer ce deſir ſi précieux & jamais infructueux d'en être aimé pendant ſa vie.

De cette manière l'Egypte aurait en quelque ſorte ſoumis la chronologie de ſes Rois à un calcul mathématique; & ſi l'on admet le terme moyen de la mortalité dans une population donnée, & le produit des pierres des catacombes dans une égale proportion, il ſuffirait d'avoir la durée du regne d'un des Pharaons, & la hauteur de ſon monument, pour obtenir par une règle de proportion la durée de chaque regne.

Sous ce point de vue, toute idée d'oppreſſion, d'eſclavage, de tyrannie, diſparaît à l'aſpect de ces maſſes énormes. On ne les voit plus que comme un dernier pacte entre le Souverain & ſes Sujets; & ſi l'on ſe rappelle la ſévérité du Tribunal où chaque mort était traduit avant ſon inhumation, on croira appercevoir le motif de l'ouverture de la grande pyramide de Giſa, & l'on ne pourra voir ſans vénération celles qui ſont fermées.

Si le matériel de ces objets donne cet apperçu, un examen plus réfléchi vient encore le confirmer. La conſtruction du canal de Joſeph, les travaux de l'Egypte ſupérieure, le fameux lac Mœris, & les canaux qui enrichiſſent encore la Baſſe-Egypte, ſont des monumens dont l'exiſtence

n'eſt pas plus douteuſe que celle des pyramides. Comment pourra-t-on croire celle-ci l'ouvrage de la tyrannie, les bienfaiteurs de l'humanité en ont-ils jamais été les oppreſſeurs, & chez un peuple uniquement occupé de ſa ſépulture, qui s'était même ſoumis à n'y pénétrer qu'après en avoir été jugé digne, aucun genre d'oppreſſion n'a pu ſans doute être employé pour les conſtruire (1).

Les proportions des pierres qui compoſent les pyramides ſont de ſept à huit pieds de long ſur trois de haut & quatre de large, poſées en retraite de trois pieds & un de recouvrement, quoique le revêtement de la premiere ſoit totalement détruit, ce qui donne la facilité de monter à ſon ſommet. On ne peut révoquer en doute que ſon talus n'ait été au moins préparé, quand on conſidère les priſmes de granit qui ſont encore répandus autour de ce monument. J'en ai trouvé un dont le côté de l'hypothénus était taillé pour ſervir à un des angles de la pyramide. Cette découverte aurait épargné à M. Maillet les ſoins qu'il s'eſt donné, pour rechercher par le ciment la qualité du revêtement ; elle l'aurait auſſi préſervé de l'erreur où il eſt tombé, en prenant quelques parties du roc calcaire, pour des fragmens de marbre blanc. On peut préſumer que les priſmes qui couvrent encore la partie ſupérieure de la deuxieme pyramide, en ſeront détachés pour le ſeul plaiſir de voir rouler ces maſſes ſur les aſſiſes inférieures. Ce motif a dû opérer la deſtruction des priſmes qui manquent ; le plus léger

(1) On ne prétend nullement contredire ici ce que l'Ecriture Sainte nous apprend de l'oppreſſion que les Iſraélites ſouffrirent en Egypte, & des travaux auxquels ils étaient condamnés.

effort y ſuffit, & ce genre de gaieté ne ſait jamais rien ſe refuſer.

C'eſt vis-à-vis cette ſeconde pyramide, un peu en avant du rocher, qu'on voit encore ce fameux ſphinx beaucoup plus célèbre qu'il ne mérite de l'être. Ce n'eſt en effet qu'une maſſe de rocher prolongé en dos-d'âne juſqu'au grand banc dans la direction du centre de cette pyramide. On donna à ce rocher la forme d'un ſphinx; on ouvrit ſur ſon dos deux puits quarrés pour ſervir d'entrée à la catacombe, & dès-lors la garde de ces tombeaux ſembla confiée à cette eſpece de monſtre.

Il paraît auſſi qu'à chaque pyramide & ſa catacombe, on avoit joint un Temple dont on ne retrouve plus que les ruines, nonobſtant le ſoin de les conſtruire avec des pierres énormes. J'en ai meſuré de vingt-deux pieds de long ſur ſept de haut & neuf d'épaiſſeur, dont les joints étaient encore parfaitement unis. Si l'on conſidère que les plus anciens Ecrivains ne parlent de ces édifices, que comme nous en parlons nous-mêmes, à quelle époque placera-t-on la conſtruction de pluſieurs grandes pyramides à l'Oueſt de celles de Giſa, & dont on ne trouve plus que quelques aſſiſes? Je ne parlerai point des petits tombeaux qu'on apperçoit à peine; mais je ne quitterai pas ces monumens ſans communiquer la ſenſation que leur aſpect m'a fait éprouver, elle peut ſeule donner une idée de l'élévation de ces maſſes que nous ne pouvons nous repréſenter par aucun objet de comparaiſon.

J'ai déja dit que j'étais parti à minuit de Giſa avec des Arabes qui me conduiſaient aux pyra-

mides, nous en ſuivions la direction ſans perdre de vue ces maſſes qui nous ſemblaient autant de montagnes. Parvenus à un village qui nous en avait dérobé la vue un inſtant, elles me reparurent en en ſortant ſi prodigieuſement élevées que je crus y toucher. Je voulais même mettre pied à terre, lorſque mes guides m'aſſurèrent qu'il y avait encore une lieue. Nous marchâmes en effet près de trois quarts d'heure; au bout deſquels les pyramides me ſemblèrent tellement diminuées, que je deſcendis de cheval à cent pas de la première, auſſi étonné de ſon peu d'élévation que je l'avais été de ſon énormité; mais je la retrouvai bientôt en m'en approchant; & ces contrariétés dans mon optique, m'engagèrent à en chercher le principe. Je m'éloignai à cet effet à plus de ſix cents pas de la pyramide ſur un plan horizontal à ſa baſe. Je me retournai alors, & ce point de vue me donnant ſa plus grande élévation, je remarquai qu'à cette diſtance la hauteur perpendiculaire du monument rempliſſait l'angle des rayons viſuels, de manière qu'en m'en rapprochant, ce même angle que je comparerai aux deux pointes d'un compas, ne pouvait plus en embraſſer qu'une partie, & qu'à cent pas, j'en découvrais à peine le tiers auquel ſe réduiſait la ſenſation que j'éprouvais. Il réſulte de cette obſervation que toute élévation qui excede la corde des deux rayons viſuels, eſt en plus, & que tout ce qui ne le remplit pas, eſt en moins. Ce principe ſera appliqué utilement aux édifices publics, ſi la diſtance du ſpectateur en détermine conſtamment le module (1).

(1) La colonnade du Louvre a été agrandie ſenſiblement

Quoique les affaires dont j'étais chargé, ne m'aient pas permis de parcourir la plaine des Momies, j'ai pu cependant me procurer la certitude, que les ſables qui la couvrent, conſervent la propriété de deſſécher les corps. Le roc inférieur ſervait en même-tems le luxe des inhumations particulières. N'en pourrait-on pas conclure que cette plaine, à l'abri de l'inondation, & par cette raiſon auſſi inutile aux vivants, que favorable aux morts, ſervait de cimetiere aux habitans des petites villes & des villages de l'Egypte, qui par leur poſition pouvaient s'y faire tranſporter?

Les gens du pays aſſurent que les monumens funèbres de la Thébaïde ſont innombrables, & ſurpaſſent en magnificence ceux de Memphis & d'Alexandrie. Ils ajoutent qu'on y voit encore des temples dont les colonnes en granit roſe, ſont auſſi grandes que celle de Pompée, & que les peintures de l'intérieur n'en ſont pas moins remarquables. On ne peut douter que la haute Egygte ne contienne auſſi une infinité de tréſors enfouis ſous ſes ruines. Il y a peu de tems qu'un Copte découvrit une urne remplie de médailles d'or, dont il a fondu ſecrétement le plus grand nombre; mais un Anglais a eu le bonheur de s'en procurer une centaine, dont quelques-unes ſont au cabinet du Roi.

en abattant les maiſons qui obligeaient à la voir de trop près; elle ſerait dans ſa plus grande valeur, ſi on pouvait la découvrir ſur l'alignement de Sainte-Germain-l'Auxerrois; elle perdrait, ſi on la voyait de plus loin. Par cette même raiſon, il aurait fallu élever celle de la Place Louis XV, à la proportion de ſa diſtance au chemin de Verſailles; & l'on éprouve en voyant Sainte-Genevieve de la rue Saint-Jacques, le regret qu'une ſi belle copie de l'antique, n'ait pas été meſurée avec la hardieſſe de ſes modèles.

On ne doit pas croire qu'un ſemblable exemple, en excitant la cupidité des habitans, devienne jamais funeſte à la conſervation des monumens, la crainte des vexations qui ſuivraient les découvertes, retiendra toujours ceux qui ſeraient tentés de s'en occuper.

Dans les différens travaux qui ont illuſtré l'ancienne Egygte, le canal de communication entre la mer Rouge & la Méditerranée, mériterait la première place, ſi les efforts du génie en faveur de l'utilité publique, étaient ſecondés par les générations deſtinées à en jouir, & ſi les fondemens du bien ſocial pouvaient acquérir la même ſolidité que les préjugés qui tendent à le détruire. Voilà cependant l'abrégé de l'hiſtoire; elle n'offre que ce tableau, c'eſt celui de toutes les nations, celui de tous les ſiècles. Sans ces continuelles deſtructions, l'univers n'eût été gouverné que par ſa géographie, la poſition la plus heureuſe aurait dicté des loix immuables, & le canal de la mer Rouge eût été conſtamment la baſe du droit public des Nations.

Les opinions les moins fondées, mais qui prévalent preſque toujours ſur les obſervations les mieux faites, ont établi aſſez généralement des doutes ſur l'exiſtence de ce canal, on en a nié juſqu'à la poſſibilité; cependant Diodore de Sicile en atteſte l'exiſtence, & quoi qu'on puiſſe penſer de cet auteur, rien n'autoriſe à rejetter les faits dont il a été le témoin.

Voici comme il s'explique dans ſon Hiſtoire univerſelle, livre premier, ſeconde Partie. » On » a fait un canal de communication, qui va du » golphe Péluſiaque dans la mer Rouge. Nécos,

» fils de *Pſammeticus*, l'a commencé ; Darius, Roi » de Perſe, en continua le travail, mais il l'in- » terrompit enſuite ſur l'avis de quelques Ingé- » nieurs qui lui dirent qu'en ouvrant les terres, » il inonderait l'Egypte, qu'ils avaient trouvée » plus baſſe que la mer Rouge. Ptolomée ſe- » cond, ne laiſſa pas d'achever l'entrepriſe, mais » il fit mettre dans l'endroit le plus favorable du » canal, des barrières ou des écluſes très-ingé- » nieuſement conſtruites, qu'on ouvre quand on » veut paſſer, & qu'on referme enſuite très- » promptement ; c'eſt pour cela que le fleuve » prend le nom de Ptolomée dans ce canal, qui » ſe décharge dans la mer, à l'endroit où eſt bâ- » tie la ville d'Arſinoé «. Il eſt démontré par ce paſſage, que les écluſes ſervaient encore du tems de Diodore de Sicile. On retrouve aujourd'hui le radier ſur lequel elles étaient établies, & ce monument a été découvert près de Suez, à l'entrée du canal, qui exiſte encore, & qu'un léger travail rendrait navigable ſans y employer d'écluſes, & ſans menacer l'Egypte d'inondations (1). Rien ne peut en effet juſtifier la crainte des Ingénieurs de Darius, lors même que leur nivellement eût été pris au moment des plus hautes marées. Il n'eſt pas moins important d'obſerver que toute cette partie de l'Iſthme offre le terrein le plus favorable aux excavations, dans le petit eſpace de douze lieues qui ſépare le golfe Arabique des bras

(1) Sultan Muſtapha, dont l'eſprit commençait à s'éclairer, m'a fait faire un travail ſur cet objet important, dont il réſervait l'exécution à la paix. C'était à cette époque qu'il voulait également attaquer les vices de ſon Gouvernement ; & j'ai lieu de préſumer qu'il eût ſacrifié juſqu'à celui de ſon propre deſpotiſme ; ſi ce Prince avait ſurvécu aux circonſtance malheureuſes qui ont préparé la ruine de cet Empire.

du Nil qui s'en rapproche, & ſe jette enſuite dans la Méditerranée, à Tineck.

Après avoir jetté un coup-d'œil ſur ces monumens, qui par leur maſſe & leur antiquité, ſemblent plutôt appartenir à l'Univers qu'à l'Egypte en particulier, examinons l'état actuel de ce Royaume. Si l'on voulait l'enviſager ſous les rapports qui conſtituent la puiſſance d'un Etat, la politique pourrait peut-être ne voir qu'avec une ſorte de mépris cette grande métropole du monde, le berceau de toutes les ſciences & de tous les arts, n'être plus aujourd'hui qu'une Province de l'Empire le moins puiſſant; mais le Philoſophe politique l'enviſagera ſous un aſpect plus digne de ſon attention, & s'il retrouve dans le climat, les productions & la population de l'Egypte, les mêmes moyens qui l'ont rendu célèbre, ces avantages, que les ſiècles ne peuvent détruire, & qui ont réſiſté aux plus grandes révolutions, leur paraîtront préférables à ces compoſitions chymiques, qui diſparaiſſent par le procédé contraire à celui qui les a produits. Telles ont été ſans doute ces Puiſſances dont l'Hiſtoire nous a tranſmis la mémoire, & dont le Géographe peut à peine retrouver la Capitale.

On apperçoit au contraire dans l'Egypte, les plus grands Rois, concentrer leur amour-propre dans des travaux toujours utiles à la culture; elle leur offrait conſtamment de quoi déſaltérer cette ſoif de gloire, qui, dans le reſte de l'univers, ne conduiſait qu'à s'enivrer de brigandages.

Si l'immenſité de l'ouvrage permettait d'attribuer aux hommes la conſtruction du lac Mœris, l'utilité de ce prodigieux réſervoir en aurait fait

le premier monument de la bienfaiſance des Pharaons; mais ſi l'étendue de ce lac & ſa profondeur laiſſe quelque doute ſur ſon origine, on ne peut en avoir ſur le canal de Joſeph, celui de Trajan, celui d'Alexandrie & ceux du Delta. Ils ſont viſiblement conſtruits à main d'homme. La facilité qu'ils procurent pour les arroſages, ne laiſſe aucune terre inculte, & la richeſſe du ſol en multipliant les récoltes, entretient la population & l'anime. Il n'exiſte point de pays où elle ſoit plus remarquable qu'en Egypte; en effet le Delta, les Provinces de l'Eſt & de l'Oueſt, ainſi que toutes les terres qui bordent le Nil, juſqu'au Tropique, préſentent le tableau de la plus immenſe population; on aſſure qu'il y a en Egypte plus de neuf mille villages, & mille deux cent villes ou bourgs; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces habitations ſont tellement rapprochées, que m'étant arrêté à *Mentoubes*, au-deſſous de *Foua*, j'en ai compté quarante-deux en parcourant l'horizon, dont la plus éloignée n'était pas à deux lieues.

Par-tout où l'inondation peut s'étendre, ces habitations ſont élévees ſur des tertres conſtruits à cet effet, & qui ſont comme le fondement commun de toutes les maiſons qu'on y bâtit, & que l'intérêt de la culture invite à raſſembler dans le moindre eſpace poſſible; la précaution de les exaucer, eſt ſur-tout néceſſaire pour éviter que les maiſons bâties en terre, ne ſoient détruites par l'inondation. Les villages ſont toujours entourés d'une infinité de petites tourelles pointues, conſtruites pour y attirer les pigeons, afin de recueillir la fiente de ces animaux. Chaque habitation a auſſi

un petit bois de palmier contigu, dont la propriété eſt commune, & dont le produit offre aux habitans des dates pour leur conſommation, & des feuilles pour la fabrication des paniers, des nattes & des autres objets de ce genre. De petites chauſſées également élevées pour l'inondation, entretiennent pendant ce tems toutes les communications libres. C'eſt ſur le Nil & ſur les grands canaux que les villes ſe ſont formées, on y voit toutes les maiſons conſtruites en brique, à pluſieurs étages, & dans un goût aſſez rapproché de celui que nous avions ſous François premier; les palmiers qui les environnent, & les bateaux qui bordent leurs rivages ajoutent à l'agrément de leur ſituation.

C'eſt ainſi que réuniſſant la culture au commerce, toutes les villes de l'Egypte rapprochent, animent & profitent de l'induſtrie qui les entoure; mais le Caire ne borne pas cet avantage au ſeul intérêt de l'Egypte, ſon commerce embraſſe les deux hémiſphères; on y voit journellement les rues embarraſſées par le concours des chameaux qui y tranſportent les marchandiſes de l'Europe & des Indes, & le choc des ballots marqués à Madras & à Marſeille, ſemble fixer un centre à l'univers.

Le Caire, que les Arabes nomment Miſſir, eſt ſitué à une demi-lieue du Nil, ſur la rive droite de ce fleuve; cette ville touche aux montagnes de l'Arabie, & c'eſt à l'angle qu'elles forment pour s'éloigner vers l'Eſt, qu'eſt bâti le Château du Caire; Boulac & le vieux Caire en ſont les fauxbourgs: ſi l'on réunit ces deux villes à la capitale, pour en faire le dénombrement, on y trou-

vera dans les 700,000 conſommateurs qui y ſont raſſemblés, un ſecond apperçu de l'immenſe population de l'Egypte (1).

Le Caire contient quelques emplacemens aſſez ſpacieux pour inviter à les décorer, tels que la place de Lusbéquié, celle de la Romélie & celle de la grande Moſquée, nommée Sultan Haſſan; mais toutes les rues en ſont étroites, mal percées & mal pavées, les palais même qui renferment le plus de richeſſes, n'ont à leur extérieur rien qui annonce l'opulence de cette ville. Uniquement occupée du riche commerce des productions de l'Egypte par le Nil, de celui de l'Europe, par la Méditerranée, & de celui du Yémen & des Indes, par la mer Rouge, cette capitale engloutit encore tous les revenus domaniaux que les Grands ſe diſtribuent. Sa ſubſiſtance qui appartient également au commerce, augmente ſes richeſſes; le luxe qui les ſuit s'y eſt accru au point d'avilir juſqu'à l'or, & les plus riches fabriques des Indes ont peine à les ſatisfaire.

Tout ce qui dans un autre Etat, ne pourrait être que le produit d'une adminiſtration éclairée, & conſtamment mue par les principes les plus ſalutaires, naît en Egypte de ſon propre ſol : la richeſſe de ſes productions en fourniſſant à l'avidité des tyrans, y garantit les cultivateurs de la tyrannie, & l'excédent des bleds devenu de première néceſſité pour l'Arabie heureuſe, en aſſurant au commerce de nouveaux échanges, donne à

(1) Le grand Douanier de l'Egypte, qu'on doit conſidérer comme le Contrôleur-général de ce Royaume, m'a aſſuré que la ſeule ville du Caire contenait plus de ſept cent mille habitans, & je n'ai réuni Boulac & le vieux Caire à ce dénombrement que pour éviter l'exagération.

ſon activité la baſe la plus ſolide & la plus indépendante. Les principaux abords de l'Egypte, ſont Suèz & Alexandrie; mais ce n'eſt pas dans ces deux ports qu'on pourrait juger de l'importance du commerce; où l'adminiſtration eſt nulle, il ne peut exiſter ni municipalités exigeantes, ni priviléges particuliers, ni monopole ſubalterne; le commerce prend naturellement ſon aſſiette, le crédit réel s'en empare, le cultivateur eſt ſon aſſocié, ſes agens ſont à gages. C'eſt à ce principe qu'il faut ſans doute rapporter la pauvreté des deux villes que je viens de citer, elles ne ſont au commerce que des agens ſalariés; Suèz eſt ſurtout remarquable par la miſère de ſes habitans, & les Arabes ſe ſont emparés du droit de tranſporter les marchandiſes, ſans renoncer à celui de les piller toutes les fois que l'anarchie leur promet l'impunité.

Outre les bleds que l'Egypte échange dans le Yémen, contre les cafés qui ſe diſtribuent en Europe, & particuliérement parmi les Turcs, le riz, le lin, le ſel de natrom qu'on emploie dans les tanneries, le ſel ammoniac pour l'étamage, le kenna & le ſafranum pour la teinture, les gommes & les drogues les plus précieuſes, ſont des objets de commerce également importans. Le ſucre eſt le ſeul article ſur lequel l'induſtrie des Egyptiens ſe ſoit bornée à la conſommation du pays, & le peu de caſſonnade qu'on exporte pour Conſtantinople, n'annonce pas la beauté du ſucre qu'on tire de la haute Egypte, & qu'on raffine au Caire. Le Delta fournit auſſi une grande quantité de cannes de ſucre, mais elles n'y ſont cultivées que pour l'agrément des habitans qui s'en rafraîchiſ-

ſent. Une induſtrie plus utile eſt celle des toileries; aucun réglement ne la dirige, elle s'étend juſqu'aux cataractes, ainſi que la culture de l'indigo, & dans ce climat brûlant, le vêtement ſe réduiſant à une chemiſe de toile qu'ils teignent toujours en bleu, le commerce trouve encore un objet d'exportation dans l'excédent de ce travail. Il s'empare auſſi des ſalines naturelles qui ſont dans le bas de l'Egypte, pour approviſionner la côte de Syrie, & l'intérieur des terres juſqu'à Damas.

Une obſervation aſſez curieuſe, c'eſt que les plantes étrangères, tranſportées en Egypte, s'y abâtardiſſent au point de ne pouvoir s'y reproduire; l'indigo eſt dans ce cas; & ce qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt que les champs d'indigo annuellement ſemés de nouvelles graines qu'on tire de Syrie, donnent aux Egyptiens une très-belle couleur, tandis que cette même plante manque de qualité dans ſon ſol originel. Il réſulterait de cette obſervation, que l'indigo de Syrie a beſoin d'être tranſplanté; mais que la vigueur du terrein, & l'ardeur du ſoleil nuit à la qualité des graines, en donnant au ſol de l'Egypte le réſultat des ſerres chaudes.

A la bonté du ſol, & à la richeſſe des productions de l'Egypte, il faut encore ajouter l'air le plus ſalubre: on eſt ſur-tout frappé de cet avantage, quand on conſidère que Roſette, Damiette & Manſoura, environnées de rizières, ſont renommées pour leur ſalubrité, & l'Egypte eſt peut-être le ſeul pays de la terre, où ce genre de culture qui néceſſite des eaux ſtagnantes, ne ſoit pas mal-ſain. Les richeſſes n'y coûtent rien à la vie des hommes.

Les recherches que j'ai faites avec ſoin ſur la peſte que j'ai cru originaire d'Egypte, m'ont convaincu qu'elle n'y ſerait pas même connue, ſi les miaſmes de cette maladie n'y étaient tranſportées par le commerce de Conſtantinople avec Alexandrie. C'eſt dans cette dernière ville qu'elle commence toujours à ſe manifeſter. Ce n'eſt auſſi que rarement, quoique ſans aucune précaution pour lui en défendre l'abord, qu'elle parvient juſqu'au Caire, où les chaleurs la font bientôt ceſſer, & l'empêchent de pénétrer juſques dans le Saïde; il eſt d'ailleurs reconnu que les roſées pénétrantes qui tombent ſur l'Egypte, à l'approche de la Saint-Jean, détruiſent à Alexandrie même, juſqu'au germe de cette maladie.

Ce n'eſt guère que ſur les côtes de la Méditerranée, & juſqu'à dix lieues dans les terres que les pluies ſont connues en Egypte, rarement elles s'étendent plus loin. A peine dans l'année a-t-on au Caire deux heures d'une pluie douce, jamais le bruit du tonnerre ne s'y fait entendre, & les orages d'ailleurs peu fréquens, ſe portent toujours dans la partie élevée des déſerts de la Lybie & de l'Arabie, où ils n'ont rien à détruire. C'eſt ainſi que tout concourt à répandre ſur l'Egypte les plus précieuſes faveurs de la nature, les oiſeaux de tout genre, & les eſpèces les plus rares, ſemblent s'y rendre en foule pour en jouir, & réunir leurs différens ramages à la gaieté des habitans.

Le cours du Nil offre dans ce genre le tableau le plus intéreſſant. Ce fleuve eſt conſtamment bordé, ainſi que tous les canaux, d'une foule de peuple occupée aux travaux des arroſemens, ſoit

en puiſant eux-mêmes, ſoit en excitant les animaux deſtinés à les ſoulager de ce travail ; un nombre infini de ſeaux à baſcules, & de roues à chapelet, ſont diſpoſées à cet effet ſur les rives; les eaux qui s'élèvent & ſe verſent dans une première rigole, ſont diſtribuées enſuite dans l'intérieur des terres, par différents rameaux que l'induſtrie & l'activité du cultivateur ſait ménager & employer avec autant d'intelligence que d'économie. On voit en même-tems les femmes, livrées aux ſoins du ménage, tranſporter pour leur boiſſon l'eau du fleuve dans des cruches placées en équilibre ſur leurs têtes ; d'autres lavent leur linge, blanchiſſent leurs toiles, les étendent & ſe livrent à leur gaieté naturelle, au moindre objet qui l'émeut ; elles font alors retentir l'air d'un ſon vif & roulant, *le lululatus des Romains*. Les coches d'eau établis d'une ville à l'autre, les bateaux pour le tranſport des denrées, & la navigation que le commerce entretient, ajoutent à la variété & au mouvement de ce tableau.

Cette navigation eſt ſur-tout remarquable par l'agilité des matelots, & la manière dont on tranſporte la poterie qui ſe fabrique dans la haute Egypte. Il eſt néceſſaire, avant d'en donner l'explication, d'obſerver que les vaſes de terre cuite, deſtinés à conſerver l'eau pour la boiſſon des habitans, doivent avoir d'autant plus de capacité que les maiſons ſont plus éloignées du fleuve; la baſſe Egypte étant dans ce cas, les Potiers qui habitent dans la haute, en ont profité pour économiſer le bateau de tranſport; les plus grandes jarres liées par leurs anſes, forment le premier plan de leur radeau;

radeau ; les moyennes, le ſecond ; les petites poteries viennent enſuite ; le propriétaire ſe ménage ſur ſa boutique, un emplacement commode, & muni d'une perche pour diriger ſon abordage, il s'abandonne alors au cours des eaux, ſans redouter les échouemens ſur une argile qui ne peut rien endommager. Il parvient ainſi juſqu'au Delta, & ſon bâtiment diſparaît par le débit ſucceſſif de tout ce qui le compoſait.

Les Egyptiens naturellement doux & timides, ſont gais & débauchés ; toutes leurs actions ſe reſſentent du fond de ce caractère ; le moindre événement les effraie, le plus petit accueil les familiariſe. Le goût de ce peuple pour la danſe a introduit en Egypte des baladines ; elles n'y connaiſſent aucune retenue, n'y plaiſent que par l'excès contraire. A cela près, que les Egyptiens ont la peau baſannée, leur ſang m'a paru beau, ils ont ſur-tout le corps ſvelte & diſpos ; hommes & femmes nagent comme des poiſſons ; leur vêtement ſe borne à une ſimple chemiſe bleue, dont la coupe défend aſſez mal la pudeur des femmes ; les hommes ne la fixent par une ceinture autour du corps, que pour la commodité du travail ; les enfans ſont toujours nuds, & j'y ai vu des filles de dix-huit ans encore enfans.

Le Mahométiſme eſt la religion dominante des Egyptiens, mais ce peuple y a ajouté une infinité de cérémonies qui tiennent plus à ſon goût pour les ſpectacles, qu'aux préceptes du Prophête : des confrairies de pénitens, des proceſſions nocturnes avec des cierges, des vêtemens analogues à ce genre de dévotion, les chants qui accompagnent les enterremens, les pleurs qu'on y ré-

pand, & l'épulum férale (1), ſont autant de pratiques qui appartiennent plus aux ſuperſtitions de leurs ancêtres, qu'à la nouvelle loi qu'ils ont embraſſée. Cependant les Egyptiens ont dans l'exercice de leurs préjugés, moins de férocité que les Turcs, qui ont moins de ſuperſtitions. C'eſt que ceux-ci ſont orgueilleux, & que les Egyptiens ne ſont que foibles. On apperçoit auſſi que l'appareil qui décore leurs cérémonies, les réunit plus que le motif, & que la gaieté de ce peuple, & ſon libertinage, ont plus de part aux pélerinages qu'ils favoriſent, que le Saint n'a d'empire ſur l'eſprit de ceux qu'il raſſemble.

Les plus révérés ſont l'Iman *Chafi* au Caire, & celui de *Tinta*, ville ſituée dans le centre du Delta; ce dernier ſe nomme *Séid*, *Achmet* & *Bédouit*. C'eſt dans le mois de Juillet, que plus de 200,000 ames de la haute & baſſe-Egypte accourent à ce tombeau : le commerce qui profite de tout, y a établi une foire conſidérable, les baladines, les joueurs de gobelets s'y raſſemblent auſſi pendant le tems qu'elle dure; Tinta réunit alors tout ce qui peut ſervir à l'agrément des pélerins, & le Chek de la Moſquée de *Séid*, *Achmet & Bédouit*, fait une ample récolte, en impoſant également la dévotion de quelques-uns, & le plaiſir du grand nombre.

Chaque ville d'Egypte a auſſi ſon Saint, ſes proceſſions & ſes plaiſirs; on y accourt au moins des environs, & le Gouvernement les maintient avec

(1) C'eſt le feſtin des morts pratiqué chez les Romains, d'uſage chez les Grecs, & rejetté par les Mahométans; mais cette pratique s'eſt conſervée en Egypte, où le Calife-Omar a cru ſans doute devoir céder à la ſuperſtition pour gouverner plus ſûrement les ſuperſtitieux.

une ſorte de ſécurité. On ſent bien que dans cette diſpoſition, le Saint de la Capitale jouit de tous les droits de Métropole, & que ſon tombeau eſt conſtamment achalandé. Mais la dévotion des femmes, plus fervente dans tous les pays que celle des hommes, ne ſe borne pas en Egypte à invoquer des mânes; & comme les dupes encouragent toujours les fripons, on voit au Caire, pluſieurs Saints bien portans, auxquels elles s'adreſſent de préférence. C'eſt ordinairement à la porte ou dans la cour des Moſquées que ces prédeſtinés éliſent leur domicile, couchés ſur une mauvaiſe natte; leur coſtume annonce qu'ils ſe croient en paradis, & cet air de bienheureux entretient la vénération. D'autres pour ſe donner plus d'importance, marchent gravement dans les rues couverts ſeulement d'une longue tunique de laine blanche. Ils prêchent le mépris des richeſſes, en demandent inſolemment le partage, & annoncent toujours la fin du monde.

On a vu un de ces Saints donner en Egypte la preuve que l'habitude de tromper les autres conduit à ſe tromper ſoi-même. Un de ces fripons parvenu à l'enthouſiaſme, annonça au peuple le jour & l'heure où en prononçant ſeulement le nom de Dieu, il traverſerait le Nil debout ſur ſa natte. Une foule de curieux l'accompagna au rivage. Le Saint diſparut bientôt dans les flots, & les imbécilles qui attendaient le miracle, en lui laiſſant le tems de s'opérer, laiſſèrent au fou celui de ſe noyer.

L'humanité dégradée par ces pieuſes abſurdités, eſt honorée en Egypte par une fondation illimitée en faveur des aveugles; c'eſt auſſi en ne lui

donnant point de bornes que tous les aveugles de l'Egypte, réunis au Caire, ont accrédité l'opinion que ce climat les multipliait. On en compte environ quatre mille entretenus par la Moſquée de Sultan Haſſan, & comparativement à nos climats, ce nombre n'excède peut-être pas la proportion des habitans. Il faut cependant convenir qu'en Egypte, cette maladie attaque particuliérement la claſſe des individus qui couchent habituellement dans les rues ou ſur les terraſſes des maiſons. Une roſée fraîche qui tombe pendant la nuit attendrit inſenſiblement les paupières & les diſpoſe à s'ulcérer par le contraſte de la chaleur du jour. Mais la vue de ceux qui couchent à couvert, ne paie pas même le tribut auquel l'intempérance aſſujettit dans d'autres climats.

Après avoir conſidéré les monumens de l'Egypte, la beauté du ciel, la population, l'activité des habitans & la richeſſe des productions, il ne reſte plus qu'à jetter un regard de mépris ſur ſon gouvernement. Des enfans Géorgiens tranſportés & vendus en Egypte, y repeuplent dix à douze mille Mamelucs; ce petit nombre fournit les Beys qui ordonnent la tyrannie, les Officiers ſubalternes plus cruels que leurs maîtres, & les troupes qui exécutent & ajoutent toujours à la barbarie.

Par l'examen des canons, ou code de Sultan Sélim, on doit préſumer que ce Prince capitula avec les Mamelucs, plutôt qu'il ne conquit l'Egypte. On apperçoit en effet qu'en laiſſant ſubſiſter les vingt-quatre Beys qui gouvernaient ce Royaume, il ne chercha qu'à balancer leur autorité par celle d'un Pacha qu'il établit Gouverneur-général & Préſident du Conſeil. C'eſt auſſi

ce qui ſubſiſta, tant que la Porte put elle-même prêter ſecours à ſes Officiers ; mais ſon affaibliſſement la réduiſit bientôt au ſeul moyen de diviſer les Beys pour ſe ſoutenir contr'eux : c'eſt ainſi qu'en favoriſant toujours le parti le plus faible, les Turcs ſe créèrent de nouveaux ennemis, & ces fréquentes erreurs ont réduit les Pachas à un vain titre que les Mamelucs encenſent quelquefois, mais en retenant toujours dans une étroite priſon celui qui en eſt revêtu.

Le célèbre Aly-Bey contribua le plus à cette anarchie ; il avait conçu le deſſein de ſe rendre indépendant, & c'eſt pour y parvenir, qu'après avoir chaſſé ou fait aſſaſſiner dans les premiers tems de ſa prépondérance tous les Beys qui lui parurent avoir trop de pouvoir pour eſpérer de les ſoumettre à ſes volontés, il força le Pacha à conférer les dignités vacantes à ſes propres eſclaves. Il crut auſſi ne pouvoir gouverner tranquillement l'Egypte, qu'en établiſſant le Cheik-Taher, Maître de la Syrie, & de Damas juſqu'à Gaze, qu'il ſe réſervait. Il voulait en même-tems aſſurer l'indépendance aux Druſes & aux Mutualis, afin d'en faire ſes alliés ; & c'eſt après avoir élevé cette muraille impénétrable à la puiſſance Ottomane, qu'il comptait placer la couronne d'Egypte ſur ſa tête.

Cependant un de ſes Eſcaves, qu'il avait élevé à la dignité de Bey, oſa ſe croire ſon égal, & prenant le maſque d'une fidélité dont la Porte ne fut pas la dupe, Mouhamet-Bey attaqua ſon Maître, fut heureux & moins éclairé que lui ; en voulant cependant ſuivre la même carrière, il courut anéantir le Cheik-Taher, afin de réunir la

Syrie à l'Egypte. Son ingratitude avait été impunie, ſa politique ne le fut pas; il perdit la vie au ſiége d'Acre, & Murad-Bey qui prétendit lui ſuccéder, ne fut qu'un tyran éphémère que la dernière révolution a détruit, pour laiſſer à Iſmaël-Bey, un Gouvernement qui a déja été contrarié, & qui n'a encore pris aucun caractère.

Les querelles qui mettent fréquemment aux Mamelucs les armes à la main, reſſemblent plus au tumulte d'un aſſaſſinat, qu'à une guerre déclarée. La diſſention des tyrans ne donne au peuple qu'une ſcène qui l'amuſe; ſpectateur tranquille, indifférent ſur le ſuccès, ſans regret, comme ſans eſpérance, il n'interrompt aucune de ſes opérations. Si l'indifférence du peuple pour ces événemens qui ſe ſuccèdent fréquemment, eſt étonnante, quand on conſidère avec quelle facilité il ſe déferait de ſes tyrans, la tranquillité de ceux-ci ne l'eſt pas moins; on n'apperçoit aucun reſſort pour contenir la multitude, & les Mamelucs ſemblent ne ſe diſputer l'Egypte que comme des brigands ſe diſputeraient le partage d'un tréſor.

Chaque Bey, Gouverneur d'une Province, nomme dans chaque diſtrict, des *Kiachefs*, eſpèce de ſous-Gouverneurs. Ces vexateurs ſubalternes revêtus de cette dignité qui les conduit à celle de Bey, s'attachent auſſi des Mamelucs ſans emploi, & toutes les villes & villages de l'Egypte réſervés pour les Beys, ou diſtribués par eux à leurs créatures, ſont aſſujettis à des redevances territoriales. Le cultivateur les tient à la diſpoſition du Maître que le parti dominant lui donnera. Tous ces Mamelucs épars dans l'Egypte, ſont toujours attirés au Caire à chaque révolution; mais ces

querelles en rendant aux habitans leur liberté, ne leur ont jamais inſpiré l'idée de la conſerver, & jamais les tyrans n'ont imaginé, qu'en ſe diſputant à la porte de la ville, on pouvait la leur fermer.

Tous les Beys habitent le Caire, & leurs eſclaves compoſent toutes leurs forces; c'eſt-là qu'ils préparent par leurs intrigues les révolutions: lorſqu'elles ſont prêtes à éclater, les Kiachefs leurs cliens, accourent avec des Mamelucs pour ſe réunir à leurs Maîtres, ou les trahir en paſſant dans le parti contraire, s'ils y voient plus d'avantage. Que peut-on attendre de la réunion de ces forces, ſans diſcipline, comme ſans intérêt à la choſe publique, l'avidité qui les raſſemble, les diſperſe auſſi-tôt que l'intérêt du moment ſe fait entendre.

Le Château du Caire, qui peut à peine mériter ce nom, eſt ordinairement le point que l'on commence à ſe diſputer; & c'eſt pour ſe l'aſſurer que les deux partis cherchent à attirer à eux les Mamelucs qui y commandent. La poſſeſſion de la ville eſt auſſi le ſeul objet de conquête; elle entraîne celle de toute la baſſe-Egypte, parce que perſonne ne la diſpute, & que la ſituation du Caire ſur le Nil, gouverne le commerce des denrées, ſeul intérêt du Cultivateur; mais cette ville dépend à ſon tour du Delta & de la haute-Egypte, dont elle tire ſa ſubſiſtance. Le Saïd eſt auſſi la ſeule reſſource des fuyards; ils s'y retirent pour interrompre la navigation du fleuve, & affamer la Capitale.

Des troupes détachées par le parti victorieux y pourſuivent la deſtruction de Beys vaincus, qui n'obtiennent grace qu'en ſe réduiſant à deux ou trois Mamelucs, & à une réſidence éloignée, tandis

que leurs partiſans négocient toujours avec ſuccès leur retour au Caire, pour ſe rejoindre au parti dominant. Pendant cette guerre contre les fuyards, le Cheik-Amman, qui commande aux Arabes dans la haute-Egypte, devient un homme important, ſon ſecours eſt ſollicité par les deux partis; mais les Arabes relégués dans la Lybie & dans l'Arabie Pétrée, moins utiles, moins accommodans & moins ſollicités, pillent de tous côtés; le Delta enveloppé du fleuve, eſt ſeul préſervé de leur brigandage, & les Mamelucs fuyards ſur les deux rives, échappent difficilement à leurs recherches; le déſorde eſt général juſqu'à ce que le partage des Gouvernemens, des diſtricts & des villages, en rétabliſſant l'ancienne adminiſtration, rende à l'Egypte de nouveaux tyrans.

Le précis de la révolution dont j'ai été témoin, confirmera l'idée que je viens de donner des Mameluc‹.

Après la mort de Mouhamet-Bey, dont on a parlé plus haut, les Beys d'Egypte, partagés en deux partis, préparaient en ſilence les moyens de ſe détruire. Murat, plein de la même ambition qui avait animé ſon ancien Maître, s'était uni à Ibrahim, *Chek-Elbelet* (1), & à quelques Beys moins importans. Ils exerçaient tranquillement leur tyrannie, tandis qu'Iſmaël, Juſſuf & quelques autres Beys, épiaient eux-mêmes l'inſtant de s'emparer du Gouvernement.

Iſmaël-Aga, homme d'eſprit, adroit, diſſimulé & traître, attaché en apparence à Murat-Bey, gouvernait ſous ſon nom, excitait & ſervait les vexations dont pluſieurs négocians Turcs ou Cop-

(1) Commandant-Général.

tes avaient été les victimes. Cependant Murat, de retour de Lacharkyé où il venait de moleſter les Arabes, apprit en arrivant qu'un de ſes gens avait été bâtonné par Soliman-Kiachef, attaché à Juſſuf-Bey ; il manda ce Kiachef chez lui, & lui fit rendre cette correction avec uſure. Juſſuf ſut ſi bien diſſimuler cette offenſe, que l'orgueil de Murat crut pouvoir tout entreprendre impunément. On avait même affecté, à ſon retour au Caire, de le recevoir avec une ſorte de triomphe, & il jouiſſait ainſi qu'Ibrahim de la plus grande ſécurité, lorſque le 18 Juillet, Iſmaël, Juſſuf, tous les Beys de leur parti & leurs Mamelucs ſortirent de la ville, pour s'emparer du Nil, en occupant le vieux Caire : ils firent en même-tems ſignifier au Chek-Elbelet & à Murat de ſe ſoumettre volontairement, s'ils ne voulaient y être contraints par la famine ou par les armes. Une levée de boucliers auſſi ſubite ne laiſſant pas au parti oppoſé le tems de raſſembler ſes Mamelucs, la ſeule reſſource fut de s'emparer du Château du Caire, dont les Commandans ſont toujours à la diſpoſition du parti dominant. Cependant Murat & Ibrahim défiés journellement & reſſerrés dans le Château par les troupes du dehors, eſſayèrent en vain la force des Firmans (1) du Pacha qu'ils retenaient priſonnier ; mais qui probablement ne deſirait pas les tirer d'embarras. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour Murat, c'eſt que cet Iſmaël-Aga, ſon bras droit, dont nous avons déja parlé, au lieu de venir au Château joindre ſon Maître, paſſa dans le parti oppoſé avec plus de huit cent mille ſéquins dont

(1) Ordonnance en forme d'Edit, que les Pachas à trois queues, nommés Viſirs du Banc, rendent au nom du Grand-Seigneur.

il était dépoſitaire. Cette trahiſon réduiſit bientôt Murat & Ibrahim à fuir vers la haute-Egypte avec peu de ſuite. Ils s'emparèrent de Miniés. Le transfuge Iſmaël fut revêtu de la dignité de Bey, ainſi que Soliman Kiachef, & l'on donna à ce dernier la maiſon de Murat en indemnité des coups de bâton qu'il en avait reçu quinze jours auparavant. La paix fut publiée en même-tems, & Juſſuf-Bey, trop aveuglé par ſon orgueil pour appercevoir qu'il n'avait été que l'inſtrument de cette révolution, annonçait déja avec la même inconſidération le projet de dominer ſes compagnons; mais les deux Iſmaël ne tardèrent pas à le punir de les avoir mal jugés, ils l'aſſaſſinèrent dans ſa propre maiſon; ſes partiſans ſubirent le même ſort, le nouveau Bey-Soliman fut dépouillé de ſa dignité; mais cet événement ne promettait pas une paix durable, & l'on dut préſumer que la deſtruction des fuyards ſerait le terme de l'union des deux tyrans.

Je ne quitterai pas l'Egypte ſans offrir aux Hiſtoriens & aux Géographes une obſervation ſans laquelle les détails que le Sire de Joinville nous a conſervés ſur le débarquement de S. Louis à Damiette, ſeraient inintelligibles. Ce témoin oculaire dit que la flotte du S. Roi partie de Chypre, & d'abord diſperſée, vint ſe réunir à Damiette, où Louis débarqua à la plage d'une île qui communiquait à la ville par un pont. Il réſulte de cet expoſé que le Nil ſe jettant alors dans la mer perpendiculairement à la côte, avait un petit bras, qui ſe prolongeant vers l'Eſt, formait une île vis-à-vis Damiette. C'eſt de cette branche que le fleuve a depuis fait ſon lit; & le comblement de l'ancienne

embouchure, en réuniſſant l'île au Delta, ne préſente plus aux Géographes qu'une langue de terre qui couvre actuellement la ville. L'Hiſtorien reconnoîtra auſſi, que ſi ce changement de ſite eût précédé l'arrivée des Croiſés, leur poſition eût été moins embarraſſante, le Delta leur eût offert avec l'abondance des vivres un aſyle impénétrable à la cavalerie des Mamelucs, & la ſituation la plus avantageuſe pour les réduire. C'eſt au contraire à la rive opoſée que Louis expoſe ſon armée à manquer de ſubſiſtance, en donnant au Soudan le moyen de réunir toutes ſes forces contre lui. Le Sire de Joinville parle du Tanis, l'un des canaux de la Charquyée, comme d'un des bras du Nil, & ſemble ne pas connaître la pointe du Delta qui les ſépare. J'obſerverai auſſi pour les Phyſiciens, que le Fort S. Louis bâti à la pointe de la langue de terre, précédemment île de débarquement, eſt encore baigné par les eaux de la mer; & ſi l'on conſidère que l'époque de ſa conſtruction doit néceſſairement répondre à l'exiſtence du port de Fréjus, où le S. Roi s'eſt embarqué pour ſon expédition d'Egypte, on en conclura que des atterriſſemens ſucceſſifs ont pu ſeuls combler ce port & reculer ſa plage à la diſtance où elle eſt aujourd'hui, puiſque le Fort S. Louis atteſte encore que le niveau de la mer n'a point eu depuis ce tems d'altération ſenſible.

Après m'être rembarqué à Alexandrie, la frégate prolongea la côte d'Egypte, écarta les fonds de roches qui la rendent inabordable juſqu'à Damiette, en traverſa la rade & dirigea ſa route ſur Jaff, dont la Darſe peut à peine abriter quelques petits bâtimens. Nous mouillâmes en rade à près de

deux lieues du rivage. Cette première ſtation à la côte de Syrie avait pour objet de me tranſporter à Rames. Je me rendis à cheval dans cette ville de la Paleſtine, où le Procureur de Terre-Sainte vint de Jeruſalem pour s'aboucher avec moi. Ce Récollet avait pour ſuite & pour eſcorte les quatre chefs Arabes de la montagne. Le pouvoir de ſon argent avait été tel, qu'à la réception de mon courier, il fit conclure à ces Princes diviſés depuis long-tems, une trêve dont le ſeul motif était de me venir voir plus commodément.

Le Gouverneur de Jeruſalem qui avait arrangé cette pacification, aurait deſiré que j'en profitaſſe pour me rendre auprès de lui; mais plus il ſe diſpoſait à me bien recevoir, moins j'étais tenté d'en payer les frais. La conſidération du Procureur me parut d'ailleurs trop bien établie pour me flatter de pouvoir y ajouter, & les reliques dont le ſacré Directoire me gratifia, ne me laiſſait rien à deſirer.

L'eſpace entre la mer & la montagne de Jeruſalem, eſt un pays plat d'environ ſix lieues de large, de la plus grande fertilité; le figuier d'inde (1) forme les haies & préſente des barrières impénétrables qui garantiſſent les propriétés. Le commerce de cette partie eſt en coton, ſon induſtrie en filature, & cette portion de la Terre-Sainte eſt ſurtout remarquable par les veſtiges des Croiſades dont elle eſt couverte.

Le Mahométiſme, en détruiſant ces monumens, s'eſt conſervé le moyen de profiter du pieux enthouſiaſme qui les avait élevés, & la politique des Turcs, en admettant les Grecs & les Latins

(1) Cette plante eſt auſſi nommée Raquette.

au partage des ſaints Lieux, afin de profiter de leurs diviſions, a plus compté ſur leur orgueil que ſur leur dévotion. Une hypothèque auſſi ſolide a ſurpaſſé leurs eſpérances; les querelles des deux rites ſont intariſſables, & grace à l'argent de l'Eſpagne, le Gouvernement de Jeruſalem doit être conſidéré comme un des meilleurs bénéfices de vexations. Celle que les Grecs venaient d'eſſuyer à mon arrivée à Rames, couvrait de gloire les Catholiques, & l'eſcorte du Procureur était une ſuite de ce triomphe. Il voulut me conduire à Jaff, & je fus vraiment charmé de voir l'uniforme des Récollets affourché ſur un beau cheval Arabe richement harnaché & caparaçonné.

On me fit remarquer, en approchant de la côte, l'horrible Pyramide que Méhémet-Bey fit élever. Ce barbare la compoſa de quinze cens têtes qu'il fit couper après la priſe de cette ville.

Jaff forme un Gouvernement particulier appanagé à une Sultane qui en afferme la Douane; mais la dépopulation de cette ville a dû néceſſairement diminuer ſon commerce. Il ne conſiſte plus qu'en toile & en riz que Damiette expédie pour la conſommation de Napouloufe, de Rames, de Jeruſalem, & des nombreuſes hordes d'Arabes qui campent dans les plaines de Gaze: Damiette reçoit en échange des verreries groſſières, fabriquées à Ebrom, des cotons en laine, du cumin & ſurtout du ſavon de Jaff. Cet article jouit par une conceſſion immémoriale du droit de ne payer en Egypte que demi-Douane.

Après avoir viſité, avec le Procureur, l'Hoſpice de ſon Ordre, & fait toutes les démarches qu'il croyait néceſſaires à ſes vues, ce Moine qui n'était

pas Prêtre, voulut mettre le comble à ſa conſidération, en me donnant ſa bénédiction à la face d'Iſraël; mais peu s'en fallut que la foule qui nous avait accompagnée ſur le rivage, ne me vît en même-tems ſubmergé par les briſans de *la barre* que la témérité des matelots oſa affronter, & que leur adreſſe eut aſſez de peine à ſurmonter.

De retour à la frégate, elle fit voile pour S. Jean-d'Acre, où nous mouillâmes le lendemain matin. Dgézar, Pacha de Seide, s'y trouvoit alors; il me fit prier en débarquant, de ſatisfaire l'empreſſement qu'il avoit de me voir; mais il s'en falloit bien que je le partageaſſe : les cruautés qui l'ont rendu célèbre, & les vexations qui le faiſoient craindre, ne m'invitaient qu'à le mortifier. Il me fut aiſé de découvrir par le langage de l'Officier, qu'il avoit envoyé pour me complimenter, que mon crédit à la Porte était le principal motif de ſes inſtances, & je ne négligeai pas cette occaſion d'animer les inquiétudes qu'il avoit depuis long-tems ſur le reſſentiment du Grand-Seigneur. Je lui fis répondre qu'étant tous deux voyageurs, nos liaiſons me paroiſſaient inutiles. L'Officier crut que cette réponſe n'excluait pas la viſite que je ferais à ſon Maître dans le chef-lieu de ſa réſidence; mais le Pacha en ſentit toute l'amertume, & le mot de voyageur dont le ſens littéral ne pouvait lui convenir dans ſon Gouvernement, ne s'offrit plus à ſes yeux, que dans le ſens figuré de la mort, que les Turcs lui donnent. Il ne pouvait ſe diſſimuler en effet, que ſans la faibleſſe de la Porte, qui ne réprimait plus aucun déſordre, il aurait depuis long-tems payé de ſa tête l'horrible tyrannie qu'il exerçait. Il l'avait

portée à ce degré qui l'aſſocie à l'orgueil, & ce monſtre avait pris le nom de Dgézar (Boucher) dont il ſe glorifiait; il avait ſans doute mérité ce titre en faiſant murer vivantes, quantité de perſonnes du rit Grec, lorſque pour défendre Barut de l'invaſion des Ruſſes, il en fit reconſtruire l'enceinte. On voit encore les têtes de ces malheureuſes victimes, que le Boucher avait laiſſées à découvert, afin de mieux jouir de leurs tourmens. C'eſt dans des principes auſſi féroces que Dgézar puiſait les regles de ſa conduite. Sa propre ſûreté l'invitant à ſoudoyer quelques bandits, il en avait armé une petite flotille avec laquelle il parcourait la côte, tandis qu'une troupe de cavaliers ſe rendait par terre, au lieu de ſon débarquement. Dgézar, Pacha, étoit à Acre, dans cette poſition, & voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de moi, il voulut au moins recevoir le ſalut de la frégate; mais auſſi ignorant qu'orgueilleux, il crut qu'il lui ſuffiſait de ſe montrer ſur la plage avec une brillante cavalcade, pour jouir d'une politeſſe à laquelle il ne pouvoit avoir des droits, qu'en ſe mettant en bateau. Il ne douta pas que le ſilence de la frégate ne fût une ſuite de l'éloignement que je lui avais témoigné. C'eſt auſſi pour ſe venger, qu'il expédia à Seide, l'ordre de ne point ſaluer la frégate lorſqu'elle y arriverait; il ſe fit même un plaiſir de me faire ſavoir cette diſpoſition; mais cette petite marque de reſſentiment n'eut pas plus de ſuccès que ſes premières avances. Je lui fis répondre que je le remerciais de m'avoir prévenu, mon intention étant de ſupprimer auſſi tous les préſens qu'un uſage abuſif avoit établi.

La Ville d'Acre eſt ſituée dans une baie aſſez ſpacieuſe, & défendue des vents du Sud, par le Mont-Carmel (1). On voit encore les murs principaux de l'Egliſe que les Chevaliers Hoſpitaliers y firent bâtir. Ils la dédierent à S. Jean, leur patron, & ce nom, joint à celui de la ville, la fit connaître ſous la dénomination de S. Jean-d'Acre. Les ſpéculations du commerce ne purent ſe porter ſur cette ville que long-tems après la retraite des Croiſés; ces enthouſiaſtes ne favoriſaient pas plus la culture que les Turcs, qui, pour dominer la Syrie, en ont toujours été les déprédateurs. Ce ne fut auſſi que ſous le regne tranquille & bienfaiſant du Cheik-Taër que l'abondance des récoltes multiplia nos établiſſemens, & c'eſt depuis la fin tragique de ce Prince, que le commerce commence à y décheoir. Il conſiſte principalement en coton, dont la qualité était ſupérieure avant que le cultivateur eût abandonné le ſoin d'en ſéparer lui-même la graine.

Je partis d'Acre pour me rendre à Seide, où réſide le Conſul-Général du Roi. Cette ville eſt, en quelque maniere, le chef-lieu de notre commerce en Syrie : nous y mouillâmes à côté d'un vaiſſeau de guerre du Grand-Seigneur, dont le Capitaine n'avoit pas fait de grands frais de politeſſe avec nous. On a déja vu que la fortereſſe en était diſpenſée par les ordres du Pacha; mais ce que Dgézar n'avait pas prévu, c'eſt que pendant mon ſéjour à Conſtantinople, j'avais ſur-

(1) Les Religieux Catholiques qui deſſervent la grotte du Prophête Elie, hébergent les Pélerins qui la viſitent, diſtribuent, à la place des reliques qui leur manquent, des géodes de toutes ſortes de formes, dont le ſol abonde, & qu'ils font paſſer pour des fruits pétrifiés.

veillé

veillé la conſtruction de la caravelle Turque, que j'avais fait fondre toute ſon artillerie, & que le Capitaine me devait ſon avancement; c'était auſſi le premier vaiſſeau du Grand-Seigneur qui me montrait le pavillon verd que j'avais déterminé la Porte à adopter; le Capitaine qui le commandoit, n'eut pas plutôt appris que j'étais à bord de la frégate, qu'il me fit faire des complimens, & je crus convenable de lui faire ſentir que la conduite indépendante du Pacha de Seïde, aurait dû l'inviter à d'autant plus d'égards pour le pavillon du Roi, que celui du Grand-Seigneur était encore moins conſidéré en Syrie que par-tout ailleurs; il répondit auſſi-tôt à cette remontrance par un ſalut de neuf coups de canon que nous lui rendîmes. Il vint enſuite chez le Conſul pour me voir, s'excuſer de ſa négligence, & m'inviter d'aller à ſon bord, où je fus ſalué en entrant & en ſortant. Cette canonade devenait un nouveau ſujet de dépit pour le Pacha, que le Commandant Turc ne traitait pas ſi bien. C'eſt auſſi pour éviter quelque nouvel affront, qu'il ſe détermina à n'entrer que la nuit dans le port; mais M. le Baron de Dutfort fit ſaluer la petite flotille au lever du ſoleil, & cette politeſſe ſur laquelle Dgézar ne comptait pas, lui perſuada que je le traiterais mieux à Seïde qu'à Acre. Il me fit inviter de nouveau à le venir voir; on me prévint en même tems qu'il me deſtinait un ſuperbe peliſſe, mais je reſtai inébranlable dans ma premiere réſolution, bien convaincu que j'acquerrais plus pour ma conſidération, en mépriſant Dgézar, qu'en en recevant quelque frivole diſtinction.

C'eſt auſſi pour remplir le but que je me ſuis propoſé en écrivant ces Mémoires, qu'il m'a paru néceſſaire de décrire le caractère de Dgézar & ma conduite avec lui. Ce lion déchaîné contre l'humanité, qui tyranniſait ſa province, & retenait impunément depuis deux ans les revenus du Grand-Seigneur, humilié par un étranger, & contenu dans ſon reſſentiment par la crainte d'une ſeule frégate dont il ignoroit les ordres, en peignant la faibleſſe du deſpote, & la lâcheté des ſubalternes qui, dans l'éloignement, lui en impoſent, offre d'un ſeul trait, le tableau de l'Empire Ottoman.

La ville de Seïde, l'ancienne Sidon, eſt ſituée dans le milieu de la côte de Syrie, au pied du Liban & de l'Anti-Liban. Les Mutualis dans la partie du Sud, & les Druſes dans celle du Nord, habitent la chaîne des montagnes qui prolongent la côte, & conſervent leur indépendance, nonobſtant les différentes tentatives que la Porte a faites pour les aſſujettir plus particuliérement. Il eſt vrai que les Druſes ne ſont pas toujours exacts à payer le tribut convenu. Le Pacha de Seïde eſt même obligé pour la ſûreté de ſes domaines, de les affermer aux Puiſſances de la montagne, mais ce moyen d'éviter les ravages, n'aſſure pas toujours la rentrée des revenus, & ces locations forcées entretiennent des querelles, dont les acceſſoires changent ſouvent le fond du procès : les Mutualis qui habitent l'Anti-Liban, depuis Seïde juſqu'à Acre, ſont moins nombreux que les Druſes ; mais les châteaux qu'ils habitent les rendent auſſi prompts à ſe ſoulever, & auſſi difficiles à ſoumettre ; chaque cime de montagne eſt une for-

tereſſe, chaque propriétaire un grand-vaſſal ; & ce peuple fanatique des préceptes d'Ali, abhorre ſur-tout les Mahométans Sunnites, qu'ils maſſacrent impitoyablement lorſqu'ils en trouvent l'occaſion. Les Mutualis ſont convenus de payer la redevance annuelle de 200 bourſes pour jouir de leurs montagnes & de leurs ſeigneuries, mais ils conſervent plus ſoigneuſement le bénéfice, qu'ils ne ſont exacts à acquitter la charge ; de ſorte que les Druſes, ainſi que les Mutualis également difficiles à contraindre, en reſſerrant l'autorité du Pacha dans un trop petit eſpace, en ont rendu le poids plus ſenſible aux habitans de Seïde. On voit encore, entre cette ville & celle d'Acre, la ville de Sour, la fameuſe Tyr, elle obéit au chef des Mutualis, & ce berceau de la navigation jouit encore de l'avantage d'avoir le meilleur port de la Syrie ; mais quelques chargemens de tabac ou de bled, dont le commerce de Seïde s'eſt emparé, ſont les ſeuls objets que Sour peut lui offrir, & qu'il réunit aux filatures que les habitans de la campagne apportent au marché, & dont l'achat eſt excluſivement réſervé aux Français (1).

Si nos Négocians n'ont pas été exempts des

(1) Cette circonſtance peint le Gouvernement Turc, qui ne ſait jamais ni donner ni retenir avec diſcernement. Un des Négocians François établi à Seïde, préſide le marché public, les Jéniſſaires attachés au ſervice de la Nation y exercent la police, les cenſeaux ou courtiers de notre commerce mettent le prix aux filatures, l'achat en eſt défendu aux gens du pays, à plus forte raiſon aux étrangers ; aucun monopole n'eſt plus manifeſte, mais il eſt ſi bien établi dans l'opinion, que le peuple même ſe révolterait, ſi le Gouvernement voulait travailler à le détruire, & les fileuſes préferent la certitude d'une vente prompte à l'avantage incertain d'un haut prix qu'il faudrait attendre.

vexations du Pacha, c'eſt qu'ils n'ont pas encore ſu montrer aſſez de fermeté pour lui en impoſer; & ce Gouverneur ne pourrait ſe diſſimuler le danger auquel la fureur du peuple l'expoſerait, s'il forçait par de mauvais procédés nos Négocians à ſe retirer.

En quittant Seïde, la frégate continua à prolonger la côte, & mouilla à l'abri de quelques écueils au fond de la rade de Barut. Cette ville eſt bâtie ſur une langue de terre qui s'avance en preſqu'île, & dont le plateau eſt décoré par une forêt de pins plantés au cordeau. L'agrément & la variété des jardins qui environnent la ville, ainſi que l'air pur qu'on y reſpire, y avait attiré un grand nombre d'habitans, & pendant tout le temps que la Porte a aliéné la Seigneurie de Barut à l'Emir des Druſes qui habite les montagnes voiſines, la douceur du Gouvernement, & ſurtout l'eſprit de tolérance qui y traitait également le Druſe, le Mahométan & le Chrétien, avait déterminé une foule de Négocians à s'y établir; mais depuis que Dgézar s'eſt emparé de cette Ville, afin d'en détruire le commerce pour le forcer à ſe concentrer dans Seïde, les Négocians de Barut l'ont abandonné pour ſe retirer dans la montagne, & y attendre la deſtruction du Tyran. Son but était d'accroître la Douane de Seïde dont le Pacha eſt le fermier, mais ſon ignorance ne lui a pas permis d'appercevoir que les ſpéculations du fiſc, en portant coup à l'induſtrie, ne peuvent jamais, par cette raiſon, être calculés ſur aucuns principes de commerce.

Les montagnes du Caſtervan prolongent la mer depuis Barut, juſqu'à ſix lieues au Nord; elles

ſont appuyées ſur celles du Liban, en forment la baſe, & ſont peuplées de Catholiques qui vivent dans une parfaite union avec les Druſes, leurs voiſins, dont je parlerai bientôt plus particuliè-rement.

Tripoli de Syrie, où nous nous rendîmes après avoir quitté Barut, eſt ſituée à peu de diſtance de la rade, & la quantité de jardins qui l'environnent en rendrait le ſéjour fort agréable, ſi l'air y était moins mal-ſain en été. Son terroir s'étend & s'éleve juſqu'au mont Liban (1), il abonde en vignobles. Chaque colline produit une liqueur différente, & le vin d'or eſt ſur-tout diſtingué dans ce nombre.

L'abondance des ſoies qui ſe cultivent dans tout le Liban, & que le commerce raſſemble à Tripoli, eſt l'objet principal de ſes ſpéculations. Il en paſſe annuellement en France ſept à huit cents quintaux, dont la plus grande partie eſt commiſe par les autres échelles qui manquent de retraits, & c'eſt toujours avec le Pacha qu'on négocie les lettres de change que Conſtantinople envoie à cet effet. Le Pacha qui y commandait, était fils de celui de Damas : j'avais beſoin de ſon ſecours pour me faciliter les moyens de me rendre par terre à Alep; il était abſent de Tripoli, & je fus fort aiſe d'apprendre que je le trouverais à Lattaquée; mais la frégate ne pouvant mouiller dans ce port, à cauſe de la négligence des Turcs, à le laiſſer encombrer par le leſt que

(1) C'eſt dans la partie des montagnes qui avoiſinent Tripoli, qu'on peut encore voir ces fameux cèdres du Liban ſi vantés. On m'a aſſuré que leur antiquité était ce qu'ils offraient de plus remarquable, & je me ſuis diſpenſé d'aller leur rendre hommage.

les bâtimens y ont jetté, elle mit en panne, & y reſta juſqu'au retour de ſon canot, qui me tranſporta au port de Lattaquée. Son entrée eſt défendue par un Château tellement délabré, que ſans le bruit de ſon artillerie qui me ſalua, je l'aurais dépaſſé ſans appercevoir aucune fortification. Le Douanier me reçut au débarquement avec tous les égards dûs à ma miſſion, & le ton de ſes politeſſes me fit bien augurer du caractère de ſon Maître (1).

Après m'être arrêté quelque tems dans un Kiosk, où l'on me ſervit des rafraîchiſſemens, je me rendis à Lattaquée. Cette ville, l'ancienne Laodicée, eſt bâtie ſur un plateau qui domine le port : elle offre encore des veſtiges de ſon ancienne ſplendeur, & le commerce y entretient

(1) C'eſt une des choſes les plus remarquables dans les mœurs des Turcs, que l'influence des diſpoſitions du maître ſur tous les individus qui en dépendent, il ſemble que le deſpotiſme ſerait imparfait, s'il ne ſoumettait auſſi les ſentimens. Les valets d'un Turc ſont aux aguets de l'accueil que le patron fait à quelqu'un, pour le traiter de même lorſqu'il ſortira ; malheur à celui qui en aurait reçu un coup de pied, ils ſe permettent auſſi d'interpréter ſes diſpoſitions. Un Pacha avait pris en grande amitié un Négociant Européen, il ne pouvait s'en paſſer, & toute ſa Cour fêtait l'étranger. Celui-ci était ſujet à la goutte, le Pacha qui avait malheureuſement étudié un peu de Médecine, voulut guérir ſon ami, & le ſachant dans de violentes douleurs, il chargea deux de ſes gens d'aller le trouver pour lui donner cinquante coups de bâton ſur la plante des pieds. Ceux-ci, qui n'étaient pas ſi ſavans que leur Maître, étonnés d'abord d'un traitement qui n'avait pas l'air amical, eturent enfin que l'infidele avait déplu, & furent exécuter l'ordre avec une rigueur dont ils ſe glorifierent en venant rendre compte au Pacha de leur exactitude. Comment, malheureux, leur dit-il, vous avez oſé maltraiter mon ami, les cinquante coups de bâton étaient un remede, les inſultes que vous y avez ajoutées ſont une offenſe, & ſur le champ il leur fit appliquer cent coups à chacun ; il fut enſuite faire des excuſes à ſon ami ſur l'inſolence de ſes gens qui avaient oſé ajouter au remede. L'Européen s'en ſerait bien paſſé ; mais il eut bientôt à s'en louer, & fut parfaitement guéri.

aujourd'hui plusieurs maisons assez belles. Je ne tardai pas à recevoir du Pacha de Tripoli des complimens sur mon arrivée, & l'assurance du desir qu'il avait de me voir & de m'être utile. J'avais besoin de ces dispositions pour faire mon voyage par terre jusqu'à Alep, & j'obtins de ce Pacha plus de moyens qu'il ne m'en fallait; il insista sur l'honorifique, il eut même l'air de craindre le blâme de la Porte, si sa négligence à me faire respecter, m'exposoit à quelques insultes, dans les montagnes que j'avais à traverser. De retour de ma visite, son premier Ecuyer m'amena un cheval que son Maître m'envoyait, en m'assurant qu'il avait éprouvé la sûreté de ses jarrets dans les rocs les plus escarpés.

Comme je m'étais procuré à Tripoli de Syrie, les tentes & les ustensiles nécessaires, tout fut bientôt disposé pour le départ. Nous nous mîmes en route avec les Gardes que le Pacha avait destinés à m'accompagner, & nous établîmes notre premier campement sur le bord d'une rivière au pied du mont Liban. Je n'avais pas encore pied mis à terre, qu'un Druse de la montagne vint me présenter requête contre un Négociant Français, son débiteur, dont on m'avait déja porté plusieurs plaintes. Tandis que l'on expédiait les ordres nécessaires à la vérification & à l'acquittement de cette créance, je fus bien aise de causer avec un homme qui m'avait frappé par la noble fierté avec laquelle il était venu réclamer ma justice, & l'expédition des lettres me donna le tems d'en tirer quelques détails sur les mœurs & les usages des Druses, que je joindrai avec des notions ultérieures.

Ces peuples compris ſous la même dénomination, ſont diviſés en pluſieurs ſectes qui ſe déteſtent mutuellement, mais qui ſe réuniſſent toujours pour la défenſe commune de leur liberté, & par un préjugé uniforme, contre les Mahométans. C'eſt cependant celui de leurs ſentimens qu'ils manifeſtent le moins ; ils fréquentent les Moſquées, lorſque leurs affaires les conduiſent dans les villes Turques ; mais ils préferent nos Egliſes, lorſqu'ils peuvent y venir ſans danger, & paroiſſent cependant auſſi loin des dogmes évangéliques, que des préceptes du Coran. Il eſt évident par ce qu'on a pu recueillir de la religion du plus grand nombre des Druſes, que ces montagnards ſont les ſectaires de Hakem-Bamr-Illah (1), Calife d'Egypte, de la famille des Phatimites. Les Druſes, en le diviniſant, l'ont appellé Hakem-Bamri (2), & n'ont conſervé que le nom de ſon Apôtre *Dourſi*. Cette étymologie, priſe de leurs livres ſacrés, ſuffirait pour détruire celle que M. Pujet de Saint-Pierre leur donne ; il fait deſcendre les Druſes du Comte de Dreux, mais cette origine eſt trop abſurde pour être diſcutée. Le Calife Hakem & ſon Apôtre, paroiſſent avoir renchéri ſur le mépris que les ſectaires ont toujours montré pour l'humanité, ils ont diviſé leurs ſectateurs en trois claſſes, les Prêtres, les initiés & le peuple. Cette derniere, qui connaît à peine quelques préceptes ſocials ſans leſquels les hommes ne dormiraient pas tranquilles, eſt réduite à ſe repoſer pour ſon ſalut ſur le crédit des deux premières. C'eſt cependant ſur ce

(1) Mot Arabe, qui ſignifie Gouvernant d'ordre de Dieu.
(2) Gouvernant de ſon Ordre.

point d'appui que les Druſes ſe croient les élus de Dieu, & qu'ils mépriſent toutes les opinions contraires. Hakem leur a promis qu'ils ſeraient les héritiers des Turcs, dont les Chrétiens ſeraient les deſtructeurs; ils ont dû croire ſans doute, qu'ils touchaient au moment de l'accompliſſement de cette prophétie, lors de la guerre des Ruſſes, & cette opinion a toujours décidé la préférence qu'ils accordent aux Chrétiens; mais il eſt probable que leur Prophête a mal calculé l'ordre de ſucceſſion.

Par la hiérarchie établie dans cette ſecte, toutes les pratiques ſont impénétrables aux yeux des profanes, leurs livres (1) mêmes ſont gardés avec ſoin, ſur-tout celui des Prêtres, (le livre par excellence) il paraît impoſſible de ſe le procurer. On croit cependant aſſez généralement que les Druſes adorent une eſpèce d'idôle, qu'ils conſervent dans un ſouterrain où les ſeules initiés peuvent entrer.

Quelques femmes Druſes, converties à la foi chrétienne, ont auſſi dévoilé d'autres pratiques non moins abſurdes; mais comme elles n'étaient pas du ſecret, leur délation n'eſt pas un titre ſuffiſant à l'exactitude que je me ſuis propoſée.

Des Druſes de différentes ſectes habitent la partie des montagnes que j'ai traverſée; les Turcs les nomment Nuſéris ou Anſéris; mais ces peuples rejettent l'une & l'autre de ces dénominations, pour conſerver celle de Druſes, ſans prétendre à la gloire des myſtères impénétrables. On voit

(1) Il eſt défendu aux Druſes de manger chez aucune perſonne ayant autorité, dans la crainte de participer à un bien mal acquis.

en effet le plus grand nombre adorer particuliérement le Soleil : à ſon lever, ils font trois génuflexions, & ſemblent vouloir prendre avec la main les premiers rayons de cet aſtre, pour ſe purifier en s'en frottant le corps. On croit que leur vénération ne dure que juſqu'au ſoir ; on aſſure qu'ils ſe dédommagent pendant la nuit de cette continence du jour. Une autre ſecte adore, dit-on, la Lune, & réſerve le jour à ſes plaiſirs.

On trouve auſſi dans ces montagnes des Gynécolâtres (1), dont le culte moins myſtérieux que celui que les Chinois rendent au Lingam, paraît avoir le même principe. Des Druſes adorateurs du Soleil ont un rapport plus direct avec les anciens habitans de Palmire. C'eſt à peu de diſtance de cette ville, & pour ainſi dire à la vue des ruines du fameux temple du Soleil que l'on voit encore les adorateurs de cet aſtre. Le Liban reçoit ſes premiers rayons, ſon culte devait s'y réfugier & s'y conſerver.

Nous mîmes deux jours à traverſer ces montagnes : on en obſerve trois chaînes, dont les deux latérales ſont en quelque maniere la baſe qui ſupporte celle du centre. Cette conſtruction préſente alternativement, l'horreur des abîmes les plus profonds, les défilés les plus dangereux, les ſites les plus pittoreſques & les vallons les plus agréables. On y remarque ſur-tout une culture de mûriers, la mieux ſoignée. Ces arbres, dont le produit alimente les vers à ſoie, y ſont plantés en quinconce avec une perfection d'alignement dont

(1) Gynécolâtres : ce mot ſignifie adorateur des femmes ; mais comme pris dans le ſens de la bonne compagnie, il ne peut convenir aux Druſes ; l'Auteur a fait ce compoſé Grec par reſpect pour les Dames.

l'inutilité annonce une recherche d'autant plus étonnante, que cette manière de planter n'eſt connue en Levant que chez les Druſes. Leurs villages m'ont paru aſſez bien bâtis, ils ſont toujours appuyés au pied des eſcarpemens qui les abritent, & les cimes des montagnes couronnées de pins forment les tableaux les plus intéreſſans.

Nous arrivâmes après trois jours d'une marche pénible à la petite ville de Tchoukour, ſituée ſur le bord de l'Oronte. Les Pélerins de Conſtantinople & de l'Aſie réunis pour aller à Damas, rendez-vous général de la Caravane de la Mecque, nous avaient précédés à Tchoukour, & nous trouvâmes leur camp établi ſur la rive du fleuve. J'établis le mien à peu de diſtance, & leur chef, car toute ſociété s'élit un maître ou quelque choſe qui y reſſemble, m'envoya bientôt après un préſent de fruits, en me faiſant complimenter ſur mon arrivée. Mais nonobſtant cette honnêteté, le Commandant de la ville jugea que le voiſinage d'une nombreuſe troupe qui partait le lendemain, & dont chaque individu avait déja ſon abſolution aſſurée, ne garantiſſait pas ma tranquillité. Il fit renforcer mon eſcorte d'une troupe d'infanterie, qui fut diſpoſée en ligne de circonvallation; mais je connaiſſais aſſez les Turcs pour avoir meilleure opinion des Pélerins, & pas aſſez ma nouvelle eſcorte pour n'en rien redouter. Cependant j'en fus quitte pour un feu de bilbaude qui dura toute la nuit, & qu'on m'aſſura être le ſeul moyen d'écarter les voleurs; c'était auſſi celui de tuer de fort honnêtes gens s'il s'en était préſenté qui fuſſent venus de mon côté, & je

dus encore payer les poltrons qui m'avaient empêché de dormir.

Rhia, où nous couchâmes le lendemain, eſt ſituée à l'entrée des plaines de Syrie, on y voit des ruines, qui n'indiquent aucun objet déterminé, mais qui paraiſſent de la plus grande antiquité. La plus riche culture environne cette petite ville, & s'étend ſur tout l'eſpace qui la ſépare d'Alep. Nous mîmes deux jours & demi à traverſer cette plaine, dont le labour eſt ſur-tout remarquable, chaque ſillon ſemble tracé au cordeau, & ne préſente ſur plus d'un quart de lieue de longueur aucune ſinuoſité. On récolte ſur ces terres du bled, du coton, & une eſpece de graine dont les habitans font de l'huile. Cette induſtrie ſemble jetter un voile ſur les dévaſtations que ces plaines ont éprouvé; mais on en retrouve le témoignage dans quelques fragmens d'antiquité. J'ai vu près d'une fontaine, une cuve de marbre blanc, d'un ſeul bloc de ſept pieds de long ſur trois de haut & quatre de large, ornée de guirlandes & de maſſacres de béliers du meilleur goût & du ciſeau le plus pur, elle ſervait d'abreuvoir, & on ne peut ſuppoſer qu'elle ait été tranſportée ni de Palmire, ni de Balbec; elle indique donc le ſite de quelque ville plus voiſine & plus complétement anéantie que ces dernieres.

J'étais encore menacé d'une entrée publique, ce qui me détermina à m'arrêter à Kantouman, lieu de repos deſtiné aux voyageurs, & qu'on a bâti à trois lieues d'Alep ſur la liſiere du déſert qui environne cette ville. J'y arrivai de nuit après avoir traverſé le ſol le plus agreſte & reſpiré un air abſolument phoſphorique. Les précautions que

j'avais priſes pour éviter la pompe qu'on m'avait deſtinée, ne ſervirent qu'à la rendre funèbre, & les flambeaux qui m'attendaient à la porte de la ville, me conduiſirent chez le Conſul, en donnant à notre marche tout l'appareil d'un convoi.

La ville d'Alep, célebre par le nombre de ſes habitans (1), la beauté de ſes édifices, l'étendue de ſon commerce, & les richeſſes qu'il lui procure, eſt ſituée dans un enfoncement & touche à une petite rivière; mais cette eau qui abreuve les habitans d'Alep, paraît auſſi étrangère au ſol qu'elle parcourt, que la ville l'eſt elle-même au déſert dans lequel elle eſt placée. Ce n'eſt auſſi que par les indices de la dévaſtation du pays qui l'environne, qu'on peut trouver la ſolution de ce problême politique; mais on voit aiſément les motifs de ſa conſervation, de ſon accroiſſement & de ſon opulence dans le beſoin que le commerce avait d'un entrepôt entre la Méditerranée & le golphe Perſique. Son emplacement devait auſſi être déterminé par l'avantage d'une eau courante. Le ſol en eſt ſi avare dans ces plaines, que cette riviere, dont la ſource n'eſt pas éloignée, ſe perd ſous la terre à quelques lieues au-deſſous de la ville, & ſemble ne ſe montrer dans cette contrée aride, que pour fixer les hommes dans le petit vallon qu'elle arroſe.

Alep eſt entouré de jardins ou plutôt de petits bois de piſtachiers, dont les feuilles d'un verd tendre & les fruits couleur de roſe forment le

(1) On compte à Alep cent cinquante mille ames, dont le plus grand nombre eſt Mahométan. Quelques Juifs & beaucoup d'Arméniens compoſent le reſte de la population; les Francs que le commerce y attire, ſont en trop petit nombre pour mériter d'entrer dans ce calcul.

coup-d'œil le plus charmant, en même tems que cette production devient pour les habitans une branche de commerce dont le débit eſt auſſi aſſuré qu'avantageux.

Un aſſez grand château défend cette ville des déprédations des Arabes qui l'environnent, & cette fortereſſe placée dans le centre de l'eſpace circulaire que la ville occupe, eſt conſtruite ſur une butte qui paraît avoir été faite à main d'homme, & l'on apperçoit qu'elle eſt comme cerclée par des aſſiſes de pierres. Le fort qu'on y a bâti ſur les principes de l'ancien art militaire, contient aujourd'hui quelques pièces d'artillerie dont le feu peut raſer la ſommité de toutes les collines voiſines, ſans être gêné par les maiſons; celles-ci ſont toutes terraſſées, & d'une hauteur ſi égale qu'on a rarement quelques marches à monter ou à deſcendre pour aller d'une maiſon à l'autre, & pluſieurs grandes rues voûtées, ajoutent à la facilité de ſe communiquer, en donnant celle de traverſer d'un quartier à l'autre, ſans éprouver l'embarras des rues. Celles d'Alep ſont pavées avec recherche, des dales de pierres bien unies forment les deux trotoirs, & le centre de la rue eſt maçonné en briques poſées de champ pour la commodité des chevaux. On doit ſur-tout remarquer à Alep des ſoins de propreté inconnus dans les autres villes de Turquie, même dans la Capitale. Cet objet de police n'y cauſe pas l'embarras de nos tombereaux, ce ſont des âniers qui parcourent la ville & chargent les balayeurs que chaque particulier eſt obligé de raſſembler. Si la chaleur du climat rend ce travail plus facile, cette même chaleur exige auſſi une plus

grande propreté pour conſerver la ſalubrité de l'air, ſur-tout ſous les rues voûtées dont je viens de parler. Celles-ci ſont particuliérement deſtinées aux marchands. Elles contiennent les effets les plus précieux; c'eſt-là que le commerce actif & paſſif déploie ſon activité; mais la protection des différentes caravanes, ainſi que les eſcortes particulières dont les voyageurs ont beſoin, ſont un moyen dont le Pacha & ſes Officiers profitent toujours pour vexer le commerce & les particuliers. A cela près le peuple jouit à Alep de plus de tranquillité que dans les autres villes, & les Européens n'y ont jamais éprouvé aucune avanie capable d'intimider leurs ſpéculations. On peut juger auſſi par les progrès de l'induſtrie des Alepins, que le deſpotiſme l'a ménagée. Elle s'eſt perfectionnée au point d'entrer en concurrence avec les Indes. J'ai viſité avec ſoin les fabriques d'étoffes que nous nommons herbages, dont nous défendons l'entrée dans le Royaume, ſans que l'imitation puiſſe ſeulement juſtifier la prohibition, & que notre genre de filature, ainſi que les entraves qu'on met à la perfectionner, ne nous permettra jamais d'imiter. C'eſt en effet bien moins dans l'art du fabricant, dont le métier eſt abſolument ſemblable à celui que l'on emploie pour les étoffes brochées, que dans l'adreſſe de la fileuſe qu'il faut chercher ſon imitation. C'eſt ce premier talent qui fait employer les ſoies du Liban, de maniere à ſurpaſſer l'organſin d'Italie. C'eſt encore du coton d'Alep dont nous faiſons à peine des bourres de Rouen, que les fileuſes de Syrie compoſent la trame des herbages; mais le fuſeau

néceſſite la patience, & la patience vient à bout de tout (1).

Lorſque j'arrivai à Alep, Iſed-Achmet Pacha qui avait gouverné cette ville, venait d'être remplacé, & était deſtiné à aller réparer le Temple de la Mecque; les habitans regrettaient cette mutation qui faiſait d'un bon Adminiſtrateur, un mauvais Architecte. Il partit pour ſa deſtination le même jour que moi pour Alexandrette, où je devais me rembarquer. Le nouveau Gouverneur m'avait deſtiné une eſcorte de cent chevaux, il y joignit un Alay-Tchaouche & un timballier. A cette marque diſtinctive & particulière aux Pachas, il ajouta deux de ſes chevaux de main, & j'acceptai d'autant plus volontiers cette honnêteté qu'elle était la preuve que la ſuppreſſion des préſens que j'avais prononcée, & que les Conſuls des autres Puiſſances avaient ſuivie, n'était pas auſſi dangereuſe pour la conſidération des Européens que l'on avait voulu le faire croire. Cette ſuppreſſion avait privé Iſed-Achmet Pacha du préſent d'uſage qui lui revenait à ſon départ; je devais camper à côté de lui à Kanthouman, & l'on jugeait qu'il s'y croirait diſpenſé de toute politeſſe avec moi, ce qui dans le fait m'aurait été peu ſenſible, quoique d'ailleurs j'eſtimaſſe ſa perſonne; cependant mes tentes n'étaient pas

(1) Cette manière de filer ne peut ſans doute convenir aux Fabriques qui prennent des fileuſes à gages. Cette réunion d'individus convient encore moins à une adminiſtration ſage, dont le premier ſoin doit être de conſerver le phyſique & le moral. On avait propoſé au Gouvernement un moyen de perfectionner & de multiplier les filatures ſans déplacer les habitans, & la deſtruction de la mendicité en aurait été le dernier réſultat. On ne demandait pour cela que la liberté d'agir; mais le bien ne ſe fait qu'au fuſeau, il faut de la patience pour l'opérer.

encore

encore dreſſées à côté des ſiennes qu'il m'envoya complimenter, & me prier de le dédommager de ne m'avoir pas vu à Alep. Je me rendis auſſitôt à ſa tente, où, contre tous les uſages, il ſe leva pour me recevoir; je reſtai deux heures à cauſer avec cet homme, pendant leſquelles j'eus occaſion de remarquer plus de bon ſens & de lumières qu'il n'en falloit pour juſtifier l'eſpèce d'exil dans lequel on l'envoyait, & c'eſt après lui avoir fait part de cette obſervation que nous nous ſéparâmes pour repoſer, chacun de nôtre côté, & prendre le lendemain des routes différentes.

Notre petite troupe fut coucher le jour ſuivant à Martavan. La ſingularité des mœurs des habitans de ce village eſt ſi remarquable, que je ne puis me diſpenſer d'étendre la célébrité dont Martavan jouit en Syrie. On m'a aſſuré que le village qui lui eſt contigu ſe gouvernait d'après les mêmes principes, mais il eſt privé de l'avantage d'être ſur la route, & ſon nom eſt à peine connu. Ces deux villages appartiennent à un riche propriétaire d'Alep, qui en perçoit les cens, & jouit en même tems du droit de nommer à la charge municipale de cette communauté. On ne voit à Martavan nulle indication d'une religion quelconque. Les hommes n'y paraiſſent occupés que de la culture, & les femmes qui y ſont généralement jolies, ne ſemblent deſtinées qu'à accueillir les voyageurs. Le jour où il en arrive, eſt auſſi pour elles un jour de fête, ainſi que pour le Peſeving-Bachi, dont l'autorité eſt celle d'un Baillif, dont les fonctions ſont plus conciliantes, & dont la qualification ne peut ſe tra-

duire. Son office eſt de prendre les ordres des nouveaux venus, de ſervir chacun ſelon ſon goût, & de compter de ſes droits avec ſa communauté. On m'a aſſuré que ce caſuel avait été vendu dix bourſes avec le titre qui en autoriſe la perception. Il ſerait difficile de trouver l'origine d'une ſociété fondée ſur des principes auſſi étranges, & c'eſt au milieu des loix rigoureuſes de la jalouſie que Martavan conſerve légalement une licence tellement réduite en principe, qu'elle paraît être le ſeul préjugé de cette petite ſociété. La coëffure des femmes de Martavan leur eſt particulière; c'eſt une eſpèce de caſque d'argent ciselé & orné de pièces d'or enfilées. Ce bonnet reſſemble à celui des Cauchoiſes. Les ſoins officieux de M. le Bailif de Martavan n'eurent pas autant de ſuccès pour raſſembler mon eſcorte qu'ils en avaient eu pour la diſtribuer convenablement, & nous ne pûmes partir d'auſſi bonne heure que je l'avais deſiré. Cette journée ne nous conduiſit auſſi qu'à un village auprès duquel nous campâmes à l'entrée des montagnes, & d'où nous partîmes avant le jour pour aller paſſer à gué une petite rivière, afin d'éviter le pont de fer dont on nous dit que les Turcmens s'étaient emparés.

Ces peuples, qui habitent l'hiver le centre de l'Aſie, & qui pendant l'été viennent juſqu'en Syrie, faire paître leurs troupeaux avec armes & bagages, ſont crus Nomades, & ne le ſont pas davantage que les bergers Eſpagnols, qui à la ſuite de leurs moutons, parcourent pendant huit mois les montagnes de l'Andalouſie. Ils ſont ſeulement réunis en troupes plus nombreuſes, afin de conquérir les pâturages qui leur conviennent, ſi l'on

veut leur en disputer la jouissance. Jamais ils n'entreprennent aucune attaque, jamais ils ne guerroient sans y être provoqués ; mais mon escorte avait à craindre leur ressentiment, les troupes d'Alep venaient d'avoir avec eux une escarmouche, dans laquelle un petit nombre de Turcmens qui s'étaient imprudemment séparés des leurs, avait été maltraité par la cavalerie du Pacha ; & c'est pour les éviter que le détachement qui m'accompagnait me fit prolonger les montagnes jusqu'à Antioche, où nous campâmes sur le bord de l'Oronte, après avoir traversé les ruines de cette ville célèbre. On voit encore son ancienne enceinte, elle forme un parallélogramme qui s'appuie sur le penchant d'une côte très-roide, & s'élève jusqu'au sommet pour la défendre d'être prise à revers ; les murs qui bordent l'Oronte, offrent la maçonnerie la plus soignée & la mieux conservée. On voit sur-tout des tours, (seul moyen de défense dans ces tems reculés,) construites avec une grande recherche. Le penchant de la montagne présente aussi les débris des édifices que cette ville renfermait, mais dont aucun ne m'a paru très-remarquable. Mon escorte, toujours occupée des Turcmens & toujours prudente, me fit encore prolonger les montagnes par-delà Antioche, afin de tourner le lac qui porte le même nom, & qui devait enfin nous séparer de ces redoutables ennemis. Nous cheminions tranquillement, & nos braves cavaliers faisoient autour de nous des évolutions, lorsque je les vis tout-à-coup se replier sur moi. Le Commandant de la troupe me fit alors observer les tentes des Turcmens établies sur la rive du lac que nous devions

prolonger, il paraiſſait incertain ſur le parti qu'il fallait prendre, mais le mien ne pouvait être douteux; je devais continuer ma route, & je parvins à perſuader à mon eſcorte qu'elle n'avait rien à craindre avec moi, pourvu qu'elle ne fît aucune fanfaronnade inſultante pour les Turcmens. J'étais bien certain, en donnant ce conſeil, que mes gardes n'étaient pas diſpoſés à y manquer, & c'était bien aſſez de tenir cette troupe dans une bonne contenance à la vue de ſix ou ſept mille Aſiatiques dont les diſpoſitions pacifiques étaient au moins douteuſes.

Je pris le ſoin de couvrir mon eſcorte avec ma petite troupe d'Européens, & nous marchions dans cette diſpoſition qui n'avait rien d'hoſtile, lorſque nous apperçûmes un mouvement dans le camp ennemi; il ſe détacha de pluſieurs endroits quelques hommes qui s'avancèrent à notre rencontre, & j'eus bientôt à la tête de mon cheval la muſique des différentes hordes. Ces Muſiciens Turcmens me précédaient en jouant & en danſant, ce qu'ils firent pendant tout le temps que nous mîmes à prolonger leur camp. Après quoi je les congédiai avec la gratification qu'ils étaient venus chercher, & dont ces Meſſieurs étaient ſans doute bien bons de ſe contenter.

Nous fûmes coucher le même jour à Mahamout-Kan, eſpèce de château à l'entrée des gorges du Beilan (1). Ces montagnes que nous traverſâmes le lendemain, ſont habitées par les Curdes. Le gouvernement Turc a établi en faveur du commerce & des voyageurs des gardes char-

(1) Suite du Liban : ces montagnes habitées par les Curdes, joignent celles de Caramanie.

gés de veiller à leur ſûreté, & qui, pour ſe rendre plus néceſſaires, ont ſoin de piller ceux qui refuſent de les employer; mais la manière dont je voyageais, ne pouvait leur promettre aucune rétribution forcée, & ces gardes prirent avec moi le parti de ſe faire valoir par leur exactitude. J'en trouvai une troupe établie dans le haut des montagnes. Elle voulut, à mon approche, s'emparer de ma perſonne, ſans égards pour le détachement de cavalerie qui m'avait ſi bien gardé juſques-là; mais j'aſſurai ſi poſitivement le Commandant de cette infanterie, qu'avec trente Européens j'étais plus en état de le ſecourir, que lui de me défendre, qu'il renonça à cette prétention. Je ne pus cependant lui refuſer la liberté qu'il me demanda, de fort bonne grace, de m'accompagner au moins pendant quelque temps; je n'étais pas fâché d'ailleurs, d'avoir un habitant du pays capable de répondre aux queſtions qu'il me prendrait envie de lui faire pendant la route, & cet homme, ſuivi ſeulement de deux de ſes ſoldats, ſe mit en marche à pied à côté de mon cheval.

Il m'apprit que les Curdes, ſes compatriotes, ſe révoltaient ſouvent & n'obéiſſaient jamais; que l'eſprit de rapine rendait ſes fonctions pénibles, & que je devais recommander aux François, qu'il affectionnait de préférence à toute autre race d'infideles, de s'adreſſer toujours à lui, & de le bien traiter. Je tâchai, à mon tour, de lui perſuader qu'il ſerait pendu, s'il arrivait quelques cataſtrophes à nos Négocians, & nous ne nous perſuadâmes ni l'un ni l'autre. Tandis que nous diſcourions ainſi, j'apperçus à peu de diſtance un pic

horrible, & qui me paraiſſait devoir être un repaire de bêtes féroces: Avez-vous, lui dis-je, dans ce canton, des tigres? Des tigres, me dit-il, en baiſſant la voix, en voulez-vous, mettez pied à terre, je vais vous en faire voir à trente pas d'ici. Un Garde-chaſſe qui annoncerait une compagnie de perdreaux, ne s'exprimerait pas différemment pour fixer l'attention d'un chaſſeur; mais on juge bien que cette chaſſe ne me tenta pas; & je congédiai le tentateur, auquel je donnai quelques écus pour la peine qu'il avait pris.

Cette journée, qui fut employée à traverſer des défilés, & à franchir des rochers, nous conduiſit au village du Beylan, à trois lieues de la mer, & nous campâmes dans le peu d'eſpace que nous offrait l'eſcarpement de la gorge où ce village eſt ſitué. Nous étions en vue de la rade où la frégate s'était rendue pour me rembarquer, nous euſſions même eu encore aſſez de jour pour gagner la ville d'Alexandrette, ſituée ſur le rivage; mais l'air y eſt ſi peſtilentiel que l'on m'avait engagé à n'y pas coucher. Le Beylan eſt auſſi le refuge des facteurs que le commerce entretient à Alexandrette pour l'expédition des marchandiſes; cependant, nonobſtant le ſoin qu'ils ont d'y ſéjourner le moins qu'ils peuvent, & de venir au Beylan reſpirer un air ſalubre, il eſt rare que ces malheureux puiſſent réſiſter long-temps à cet air méphytique. Il a ſans doute pour principe les marécages qui bordent la plage; mais la corruption de ces vapeurs appartient à des cauſes plus éloignées. On voit en effet que les montagnes qui entourent Alexandrette, trop élevées pour laiſſer échapper ces vapeurs, en les réuniſſant,

& les condenſant ſous un ciel brûlant, ſont le véritable motif de la corruption de l'air d'Alexandrette. Je n'ai jamais obſervé d'air mal-ſain, ſans en retrouver la cauſe dans une diſpoſition topographique abſolument ſemblable (1).

Alexandrette était le terme des campemens journaliers dont je commençais à être fatigué; nous y arrivâmes d'aſſez bonne heure pour terminer avant la nuit les affaires qui m'y conduiſaient, & après avoir contenté l'avidité des gens qui m'avaient accompagné, je me rendis vers le ſoir à bord de l'Attalante, le vent favorable nous fit lever l'ancre auſſi-tôt, & nous eûmes encore le temps de relever le Cap Saint-André.

C'eſt au Sud de cette terre, la plus avancée vers l'Eſt de l'île de Chypre où nous devions nous rendre, qu'eſt ſituée la ville de Famagouſte, célèbre par la réſiſtance qu'elle a oppoſée aux Turcs, lorſqu'ils l'ont enlevée aux Vénitiens, & par leur trahiſon envers le Commandant qui leur a rendu cette ville.

Nous nous ſommes trouvés le lendemain matin ſur le Cap de la Grecque, & nous avons mouillé avant midi dans la rade de l'Arnaca, où les Négocians Français & le Conſul du Roi en Chypre ſont établis : cette ville que la convenance du commerce a fait préférer à Nicoſie (2), eſt ſituée à un quart de lieue de la marine. Les maiſons des différens Conſuls, celles des Négocians, & l'aiſance que le commerce procure tou-

(1) Les vapeurs des rizières de l'Egypte ne rencontrent aucun obſtacle qui les retiennent, elles filent librement, & ſont par cette raiſon exemptes de corruption.

(2) Capitale de l'île de Chypre.

jours aux habitans du lieu où il s'établit, donne à cette petite ville un aſpect agréable.

L'île de Chypre eſt un apanage de Sultane, & ce Royaume, démembré des États Vénitiens, eſt gouverné aujourd'hui par un Muſſellim, qui demeure à Nicoſie, ainſi que le Métropolite Grec. L'adminiſtration de ces deux chefs ; l'un temporel, l'autre ſpirituel, a eu des ſuccès ſi rapides, que les avantages du climat & des productions n'ont pu leur réſiſter, & que cette belle contrée n'offre plus que le tableau de la ſolitude & de la miſère. Fontaine-Amoureuſe, Amathonte & Paphos contiennent à peine quelques malheureux habitans couverts de haillons. Les taxes auxquels les Chypriotes ſont impoſés, établies anciennement ſur une plus grande population, devant être ſupportées aujourd'hui par une moindre quantité d'individus, en les invitant à la fuite, aggrave annuellement la miſère de ceux qui ne peuvent échapper à cette horrible tyrannie; mais les moyens que la néceſſité eſt forcée d'employer pour acquitter cette ſurcharge d'impoſition, en épuiſant les véritables ſources de la richeſſe, fera bientôt juſtice des tyrans, & leur fera partager la miſère des eſclaves. En effet, les vins de Chypre, dont le débit dépendait de la qualité, & qui ne peuvent en acquérir que ſur les meres, ont déja perdu de leur valeur par l'extradition de ces vieilles futailles qu'on n'aurait pu ſe procurer autrefois, & que la miſère eſt depuis long-tems forcée de vendre. Les Vénitiens ont acquis les plus anciennes ; mais l'intérêt particulier qui s'eſt livré à cette ſpéculation, n'a pas ſenti qu'en interveriſſant l'ordre, il ſe nuirait à lui-même, & qu'une

opération, qui ôte au cultivateur le moyen de cultiver avec le plus grand fruit, en détruiſant le cep, rend la futaille inutile (1).

L'abondance & la variété des productions dont le ſol inculte de Chypre ſe recouvre ſpontanément, font regretter que Tournefort, ce célèbre Botaniſte, ait négligé de viſiter cette île. Les recherches qu'on pourroit facilement y faire, diſpenſeraient de les étendre ſur la côte de Caramanie, où l'on ne pourrait herboriſer ſans danger. Le voiſinage, ainſi que les rapports du ſol de Chypre avec le continent de l'Aſie, ſemblent garantir que leurs productions y ſont ſemblables, & j'ai regretté que la ſaiſon n'ait pas été favorable au zèle d'un jeune Naturaliſte que M. Poiſſonnier avait placé ſur la frégate en qualité de Chirurgien-Major.

Nous partîmes de Chypre en côtoyant cette île juſqu'à la pointe occidentale, d'où la frégate fit route ſur Rhodes, & nous mouillâmes en face de cette fameuſe tour, où la valeur de la nobleſſe Européenne diſputant des lauriers au grand Soliman, ne lui céda que le champ de bataille.

On voit encore dans la ville de Rhodes, pluſieurs armoiries des Chevaliers Hoſpitaliers, & cette île, originairement la terreur des Turcs, eſt encore redoutable à tout l'Archipel, par l'entretien de deux galères deſtinées à la défendre des Corſaires Malthais, & qui ne ſervent en effet qu'à vexer les habitans des îles voiſines.

(1) Les vins de Chypre, qui ont aſſez généralement une ſaveur de gaudron aſſez forte, en reçoivent l'impreſſion des outres gaudronnés dans leſquels on les enferme au ſortir du preſſoir, & juſqu'à ce qu'on les mette en futailles ſur ſes meres; ces vins perdent ce goût en vieilliſſant, & ont l'avantage, lorſqu'ils ſont naturels, de ne jamais s'aigrir.

Le gouvernement de Rhodes eſt donné à un Pacha à deux queues, qui s'abſente ſouvent. Le Naſir (1) eſt, après lui, l'homme le plus dangereux, & l'abus qu'il peut faire de ſon autorité, porte plus particuliérement ſur les Européens. Celui qui poſſédait cet emploi à mon arrivée à Rhodes, s'était rendu redoutable par ſes extorſions; mais avide d'une main, & libéral de l'autre, c'était toujours du produit de ſes vexations qu'il achetait l'impunité. Tel eſt le ſyſtême qui gouverne l'Empire Ottoman. Il fournit au caſuel des Miniſtres de la Porte, le Grand-Seigneur y trouve lui-même la ſource qui remplit ſon tréſor particulier; mais dans aucun des cas, rien ne retourne aux malheureux qui ont été vexés, & le Raya qui ſait que les plaintes, en n'ayant jamais d'autre effet que celui de faire partager le gâteau, ne ſont auſſi qu'exciter un nouvel appétit, eſt toujours aſſez prudent pour ſe taire.

Je ne parlerai pas des mœurs particulières des habitans de Rhodes, ni de ce que cette île peut avoir eu de remarquable. Ces détails ont été décrits par M. le Comte de Choiſeul-Gouffier, & ſon voyage comprenant ce qu'il me reſte à parcourir de la Grèce, je me bornerai au ſeul examen du Gouvernement Turc hors de la Capitale; mais je dois pour remplir le but que je me ſuis propoſé, en écrivant ces Mémoires, rendre ici témoignage à l'exactitude de M. le Comte de Choiſeul. Elle n'a négligé aucuns détails, & l'on doit ſans doute lui ſavoir gré de nous avoir retracé l'ancienne Grèce ſans jamais la confondre avec les traits qui caractériſent les Grecs actuels.

(1) L'Intendant de la Douane.

La mauvaiſe ſaiſon ſe joignant aux affaires de mon inſpection, je me déterminai à paſſer une partie de l'hiver à Smyrne, & nous partîmes de Rhodes pour nous y rendre en côtoyant l'Aſie (1). Cette navigation qui nous aurait offert dans tout autre tems le coup-d'œil le plus varié, fut extrêmement fatigante ſur-tout vis-à-vis le golphe de Stanchio. Nous y eſſuyâmes un très-gros tems, qui après nous avoir tenu à la cape toute la nuit, nous força à relâcher le lendemain aux écueils du Pacha. Peu de tems après que nous eûmes gagné cet abri, nous y vîmes arriver un bâtiment Vénitien qui prenait auſſi ce mouillage, & nous apprîmes du Capitaine, qu'ayant été aſſailli au loin par le gros tems, & ne ſachant, faute de relevement, où diriger ſa route, il avait pris le parti d'attacher à la proue de ſon bâtiment une image de la Vierge en lui abandonnant la conduite du vaiſſeau. C'eſt ainſi que ces bienheureux avaient traverſés une mer pleine d'écueils; mais on eſt encore plus effrayé, quand on réfléchit qu'il ne faut qu'un ſemblable ſuccès pour noyer un bâtiment à la première occaſion.

Notre route nous ayant conduit entre les îles de Spalmadors & le port de Tcheſmé, j'eus occaſion de voir ce théâtre où l'ignorance a joué le grand rôle. On y était encore occupé à repêcher le reſte des canons de bronze engloutis dans ce goufre, & les gens commis à cette recherche s'appropriaient les troncons qu'ils pouvaient ſouſtraire, & les vendaient au plus offrant (2).

(1) C'eſt dans ces parages qu'on pêche les plus belles éponges.

(2) Cette manière d'adminiſtrer pour le compte du Grand-Seigneur, eſt à un tel degré d'indécence, que l'on a vu un Pacha de Mo: faire ſcier la volée des canons de Coron pour

A peu de distance de Tchesmé, nous doublâmes le Cap Cara Bournou qui ferme la rade spacieuse & profonde au fond de laquelle est située la ville de Smyrne. Cette échelle doit être (1) considérée comme le chef-lieu du commerce du Levant, il y est également actif & passif, & c'est l'entrepôt de toute l'Asie. La richesse de plusieurs grands Propriétaires entretient dans les environs de Smyrne un système d'indépendance, dont les progrès augmentent chaque jour. Ils tiennent essentiellement au pouvoir de l'argent, & ce pouvoir est irrésistible. On a pu remarquer aussi que les efforts que la Porte a faite il y a quelques années pour détruire l'un de ces Agas (2), ont moins effrayé les autres qu'ils n'ont démontré la faiblesse du Despote; ils se sont même énorgueillis de voir le Capitan Pacha chargé d'aller en personne investir la maison de leur compagnon, & les cruautés que ce grand Amiral a exercées après sa victoire contre des gens sans défense qu'il a massacrés impitoyablement, ne peut avoir préparé pour l'avenir qu'une plus grande résistance.

C'est avec les Agas que le commerce traite de ses retours, il en achete les récoltes de coton, il fournit en échange à la consommation de ces

en vendre le métal. Ce moyen ingénieux de voler l'artillerie, sans diminuer le nombre des pieces, peut avoir été blâmé; mais n'a certainement jamais été puni.

(1) Le mot d'échelle qu'on emploie pour désigner les Places de commerce en Levant, est pris du mot Turc Iskelé, espèce de jettée sur pilotis, faite pour débarquer les marchandises, elles sont construites avec une ou deux marches pour la facilité du service. Le mot Iskelé veut proprement dire échelle, & cela prouve que les traductions littérales ne sont pas toujours dans le sens le plus vrai.

(2) C'est le titre qu'on donne à tous les gens riches sans charges, & sur-tout aux grands propriétaires.

Agas, & ſolde ſon compte en eſpèces; il en eſſuie auſſi par fois quelques petites avanies; mais l'intérêt de la denrée fait toujours la loi aux deux parties, & ce mal eſt rarement au degré de les déſunir. Le commerce de Smyrne étend ſes branches dans toute l'Aſie mineure, par le moyen des caravanes qui tranſportent nos draps de Languedoc, que les Négocians du pays achètent en gros pour les répandre dans l'intérieur de cette vaſte contrée.

Il me reſtait pour terminer ma longue tournée, à parcourir la côte d'Europe, & je traverſai l'Archipel pour me rendre à Salonique, l'un des grands Pachaliks de la Turquie Européenne. On voit à l'entrée du golphe qui y conduit ce fameux Mont Atos, aujourd'hui Monté-Santo, & ſeulement habité par des Moines Grecs. Quelques relations ont fait croire qu'ils poſſédaient une collection de manuſcrits précieux; mais il eſt plus certain qu'ils ne les liſent pas. Il eſt également vrai que les livres de l'ancienne Theſſalonique, ainſi que ceux de Conſtantinople, ont été, lors de la conquête, mis ſous clef, & que les Barbares ont enſuite fondu du plomb dans les ſerrures, de manière que les reſtes de la littérature des Grecs livrés ou à la ſuperſtion ou à l'ignorance, eſt ſi bien défendu par ces ennemis des lettres, qu'on peut à peine ſe flatter de leur en arracher quelques débris.

Le Gouvernement Turc ſe fait eſſentiellement remarquer à Salonique par l'oppoſition que le deſpotiſme y éprouve de la part des milices; l'eſprit de corps qui s'accroît toujours par les ménagemens, & s'approprie les lambeaux qu'il arrache à l'autorité, s'eſt emparé du gouvernement de Sa-

Ionique. Pluſieurs Pachas en ont été ſucceſſivement les victimes; mais cette oppoſition au deſpotiſme, loin d'en détruire l'effet, ne ſert qu'à multiplier la tyrannie, & le Jéniſſaire Aga, les chefs qui commandent ſous lui, & chaque Jéniſſaire en particulier, ſont autant de tyrans que la Porte ménage, que le Pacha craint, que tout le pays redoute.

L'uſage des garniſons permanentes chez les Turcs, joint à l'indiſcipline des troupes, leur donne en quelque ſorte la propriété du lieu où elles ſont domiciliées; elles y exercent des droits que l'uſage conſacre, que leur union conſerve, & qui contrarient conſtamment l'ordre qu'on voudrait établir. C'eſt d'après ce principe, que les Galiondgis, qui ſont en poſſeſſion de vendre les agneaux à Conſtantinople, forcent les particuliers à les acheter. Les troupes Turques jouiſſent dans chaque ville du privilège de quelques accaparemens de cette nature; leur union anime l'eſprit de fraude qui attaque le fiſc. Cette infidélité eſt remarquable ſur toutes les côtes de l'Archipel, où l'extraction des bleds eſt devenue la baſe d'un commerce interloppe.

Les défenſes du Grand-Seigneur, d'autant plus ſévères, qu'il eſt lui-même le monopoleur de cette denrée, n'y font œuvre, & les Commandans des galiotes chargées d'empêcher cette exportation, ſont les premiers à la favoriſer, au moyen d'une rétribution convenue & payée d'avance. On regle alors le lieu de la ſtation de la galiote, celui où le bâtiment interloppe feta ſon chargement, & le tems qu'il devra y employer. Les bateaux du pays tranſportent alors la denrée de la côte, des navires Grecs & Turcs ſont employés à ce travail,

la galiote n'apperçoit rien, & l'avidité profitant de l'abandon, ſe livre à toute eſpèce de fraude.

La coupe des bois ſur les côtes eſt également livrée au pillage. Le particulier le plus puiſſant du pays, s'arroge le droit de diſpoſer de ces propriétés domaniales, & le navigateur qui achete en fraude, & cherche toujours à améliorer ſon marché, anime néceſſairement cet eſprit de maraude qui anéantit toute diſcipline, & ne laiſſe à l'Etat qui lui a fourni ſes matelots, que des pertes incalculables.

En partant de Salonique, j'ai été viſiter les îles de Saint-George de Squire, de Paros, de Naxie & de Sira; ces îles, ainſi que celles qui rempliſſent l'Archipel, ſont, ou des apanages particuliers dont les apanagiſtes diſpoſent, ou des dépendances directes du Capitan Pacha; mais dans tous les cas, les habitans, dont l'intérêt commun eſt d'éloigner la préſence d'un Officier Turc, ſollicitent la ferme de leurs îles; cependant comme le deſpotiſme a auſſi ſes prétentions, & qu'il lui faut toujours une tête à couper, ou un homme à pendre, la forme républicaine, celle des communautés, ne peut lui convenir; il lui faut un Primat, un Deſpote ſubalterne, & le Grec qui obtient cette dignité ne trompe pas ſon eſpérance.

En partant de Syra, nous fîmes voile pour Naples de Romanie. Cette ville, ſituée au fond du Golphe qui porte ſon nom, & qui, avec celui de Lépante, forme la preſqu'île de Morée, était alors la réſidence du Pacha qui gouverne cette partie de la Turquie Européenne. Il venait d'être obligé de s'y réfugier pour ſe mettre à l'a-

bri des excès qui dévaſtaient la Morée, depuis que les Albanais étaient venus la défendre contre l'invaſion des Ruſſes. Ces troupes, dont la Porte voulait ſe débarraſſer, prétendaient n'être congédiées qu'avec la ſolde des arrérages qui leur étaient dûs, & qu'on leur refuſait : le Grand-Seigneur voulait, avant tout, être obéi, les Albanais prétendaient être payés, leurs prétentions augmentaient, ainſi que leur inſolence, & le Pacha, chargé de cette négociation, n'avait ni argent, ni bras pour la bien conduire. Les ordres de Conſtantinople le preſſaient cependant d'en finir, & quelques actes de rigueur, toujours déplacés quand on ne peut les ſoutenir, ne ſervirent qu'à réunir les révoltés, dont le premier exploit fut de s'emparer de Tripolitza, capitale de ce Royaume.

La retraite du Pacha avait été dictée par la prudence du moment ; mais il n'avait pas moins de craintes du côté de la Porte que du côté des Albanais. Sa poſition était embarraſſante. Je l'avais connu à Conſtantinople pendant qu'il y poſſédait la charge de Grand-Ecuyer, & je le trouvai occupé des préparatifs du ſiege de Tripolitza. Ce Turc, accoutumé à voir le Grand-Seigneur diſpoſer de mon activité, & m'accorder ſa confiance dans tout ce qui avait eu du rapport au militaire, ne mit pas en doute mon empreſſement à me charger de la réduction des rebelles de Morée. L'armée qu'il avait raſſemblée, & dont il me deſtinait le commandement, n'était compoſée que de volontaires, ſa maiſon était du nombre, & cette troupe paraiſſait plus animée par l'ardeur du butin, que par l'amour de la gloire. J'obſervai

vai auſſi que le Pacha, certain de s'approprier l'un & l'autre après le ſuccès, faiſait bon marché de ſon autorité pour ne pas compromettre ſon individu. Je m'amuſai quelque temps de ſon embarras & de ſes inſtances, & je conclus enfin par lui dire, que je ne devais ni ne pouvais me charger d'une commiſſion auſſi étrangère à celle qui m'était confiée ; cependant je ne parvins à le convaincre que de ma mauvaiſe volonté, & je n'eus pas plus de ſuccès en voulant lui démontrer qu'il ne convenait qu'à lui de conduire cette affaire, dans laquelle ſa préſence aurait plus de pouvoir que les forces militaires dont il diſpoſait. Son parti de reſter à Naples de Romanie était inébranlable, je le laiſſai en proie aux déſordres de ſes idées & de ſes diſpoſitions (1), & je partis pour me rendre à Tunis, où je devais finir mon inſpection.

Après avoir touché à Malthe, & relâché à la Lampedouſe, nous doublâmes le cap Bon, & fûmes mouiller vis-à-vis le nouveau château de la Goulette, d'où je me rendis à Tunis.

Cette ville, ſituée ſur le bord d'un lac, ou plutôt d'un bas-fond qui en a la forme, & qui communique au golphe par un canal, eſt aſſez grande, aſſez bien bâtie & paſſablement défendue par le Fort de la mer, & par quelques fortins répandus ſur les éminences qui l'environnent. Il eſt probable que cette ſituation, adoptée d'abord par les pêcheurs qui ont déterminé celles de preſque toutes les villes maritimes, a paru aux Tuniſiens

(1) Il me fallut cependant montrer au Commandant de l'Artillerie, l'uſage des mortiers à grenades, & la manière d'en préparer les fuſées. La Porte n'eſt parvenue que long-tems après à faire ceſſer les troubles de Morée.

préférable à celle de Carthage, lorſqu'enrichis par leurs rapines, ils oſerent attaquer ouvertement le commerce. On doit préſumer que leurs pirateries les ont invités à ſe préſerver du bombardement. Le plateau ſur lequel on voit encore les ruines de l'ancienne rivale de Rome, s'avance au contraire à mi-golphe, & par cette raiſon aurait expoſé les Tuniſiens à un coup de main; ſeule attaque qu'ils aient à redouter, tant que la politique de l'Europe, le téleſcope à la main, pour porter ſes vues dans les contrées les plus éloignées, ne pourra appercevoir ce qui ſerait véritablement à ſa convenance. On voit encore près de Tunis les aqueducs de Carthage; on retrouve également à ſix lieues dans les terres, le Château-d'Eau qui ſervait de réſervoir, & c'eſt ſans doute le ſeul monument de ce tems qui annonce quelque magnificence; les débris entaſſés ſur le plateau n'en préſentent aucune, ce n'eſt qu'en les fouillant qu'on en découvre quelques traces dans les médailles d'or que le tems n'a pu détruire: j'en ai vu à Tunis une collection qui m'a paru précieuſe.

La dignité de Bey eſt héréditaire, ſon autorité eſt abſolue, & elle s'étend dans l'intérieur de l'Afrique ſur une grande étendue de pays dont il perçoit le tribut avec une petite armée qu'il fait promener annuellement à cet effet. Ce revenu ſe joint à celui des dîmes, de la capitation, de la part aux priſes & des douanes que le Souverain perçoit; mais le commerce & l'induſtrie des Tuniſiens ſont la véritable baſe de leurs richeſſes & d'une ſorte d'affabilité qui les diſtingue des autres Nations Barbareſques. Le Bey habite à quel-

que diſtance de la ville. Sa réſidence ſe nomme le Barde, & ce Palais entouré de murs & flanqué de tours, préſente dans ſon intérieur une magnificence que l'extérieur ne promet pas ; ce qui m'en a paru le plus remarquable, eſt une cour aſſez ſpacieuſe entourée de bâtimens élevés ſur une colonade de marbre blanc : il y a auſſi quelques appartemens dans l'intérieur qui m'ont paru aſſez bien décorés pour le pays ; mais ceux qui ne jugeraient le Barde que ſur la ſalle du Divan où le Bey reçoit en cérémonie, ne concevrait pas une haute idée de ſa magnificence. C'eſt peut-être auſſi pour ajouter à celle que j'en avais reçu que le premier Miniſtre me donna une audience particulière dans la ſalle du Tréſor. J'ignore ſi le coffre qui nous y ſervit de ſiége était plein d'or, ainſi que ceux dont cette ſalle était remplie, je n'ai vu qu'un garde-meuble, ou plutôt l'arrière-boutique d'un Frippier, où les marchandiſes étaient amoncelées ; mais je n'en ai pas moins été charmé de la douceur, de l'intelligence & de la fineſſe d'eſprit du Barbareſque avec lequel j'avais à traiter de mes affaires. J'eus auſſi une audience particulière du fils du Bey qui régnait alors, & qui vient de ſuccéder à ſon père ; on m'avait prévenu de la timidité de ce jeune Prince, & mon premier ſoin fut de le mettre à ſon aiſe.

J'ai vu au Barde un grand nombre d'eſclaves de toutes les Nations ; mais ils ne m'ont préſenté aucunes des idées reçues à leur égard. Je les ai vu bien vêtus, bien nourris, bien traités, & je doute que le plus grand nombre, même ceux qui ſont attaqués de la maladie du pays, euſſent longtems à ſe louer de leur rachat. Il eſt poſſible à la

vérité que les eſclaves vendus dans l'intérieur du pays, ou à des particuliers qui ne les achètent que par ſpéculations, ne ſoient pas auſſi heureux que ceux qui tombent en partage aux Souverains ou aux Grands. On doit cependant préſumer que l'avarice de leurs maîtres milite en leur faveur. Il faut l'avouer, les Européens ſont les ſeuls qui traitent mal leurs eſclaves, & cela vient ſans doute, de ce que les Orientaux amaſſent pour les acheter, & que nous les achetons pour amaſſer. Ils ſont en Orient la jouiſſance de l'avare, & chez nous ſeulement l'inſtrument de l'avarice. Qu'on tranſporte en pays neutre un Nègre de nos Colonies avec un Européen eſclave à Tunis ; c'eſt à ce Tribunal que je vous cite.

Le caractère des Tuniſiens, leurs paſſions & tout ce qui conſtitue leurs mœurs, participe du climat brûlant de l'Afrique ; mais ſi l'imagination de ces peuples, ainſi que celle des Turcs, s'égare néceſſairement par les privations qui réſultent pour le grand nombre de la pluralité des femmes, toujours réſervée aux Riches, la conſtitution des Africains ne leur permettant pas de ſe livrer aux mêmes erreurs ; rien n'arrête leur fougue impétueuſe, elle franchit juſqu'aux bornes de la nature humaine.

Ceux qui penſent que les négligences de propreté ſont les premières cauſes de l'inſalubrité des villes, ſeraient étonnés de voir que les habitans de Tunis exiſtent dans l'atmoſphère inſect qu'ils reſpirent. Il eſt occaſionné par les émanations putrides d'un canal qui conduit les immondices de cette ville au lac qui en eſt voiſin ; ce lac lui-même donne des exhalaiſons qui ne paraiſſent pas

moins dangereuſes, & l'on ne peut attribuer la ſalubrité de Tunis qu'à la profondeur du vallon qui aboutit au golphe, & qui, en attirant les vapeurs du canal & du lac, ne leur donne pas le tems d'acquérir ce degré de corruption qui les rendrait nuiſibles à la vie des hommes.

En quittant Tunis pour me reimbarquer, j'eus occaſion d'obſerver les débris du Fort que Charles-Quint y fit bâtir. Des attériſſemens l'ont un peu éloigné de la mer, & c'eſt ſans doute pour cette raiſon que les Tuniſiens lui ont ſubſtitué celui de la Goulette.

Nous quittâmes cette rade pour nous rendre à Toulon, & je termine ici des Mémoires que je n'aurais jamais écris ſi je ne les avais cru utiles.

Fin de la quatrième & dernière Partie.

23313

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans les quatre parties de cet Ouvrage.

Les lettres A, B, C, D, indiquent les Parties. Le chiffre Arabe indique les pages.

A

Abdi-Mustapha, Pacha, le faiſeur de puits. C. 77. Son début dans le Viſiriat; leçon qu'il reçoit, C. 124. & ſuiv.

Abdul-Hamid, l'effet qu'il éprouve en montant ſur le trône. C. 119. & 120; ſa premiere viſite à l'école, ſon opinion ſur une ſentinelle, C. 121 & ſuiv.

Adgemka, poſition critique de l'Armée Tartare, B. 125 & 126; l'incendie de ce bourg en découvre les habitans, B. 128 & 129.

Alay, C. 5 & ſuiv.

Alep, D. 77.

Alexandrette, D. 86 & ſuiv.

Alexandrie, ſa ſituation, ſes ruines, D. 24 & ſuiv.

Antioche, D. 153.

Acqueducs, bâtis par les Grecs & les Turcs, A. 138 & 139.

Archipel, D. 95.

Architecture, ignorance des Turcs dans cet art. A 143; des Tartares, B. 113 & ſuiv.

Armée Ottomane, la dévaſtation qu'elle opère à ſon départ de Conſtantinople, B. 159; le Gouvernement en ignore la force, C. 119.

Armée Tartare, B. 115 & ſuiv. ſes vivres. *idem*, 117, campée ſur un lac. *idem*, 118; ordre d'attaque. *idem*, 120 & ſuiv.; ce qu'elle ſouffre du froid. *idem*, 122 & ſuiv.

Artifice, feu (d') le talent des Turcs dans ce rapport, A. 107 & 108.
Artillerie, première épreuve, à *Kiathana*, C. 58 & ſuiv.; train de campagne. *idem*, 103.
Aſtrologie judiciaire, confiance que les Turcs accordent à cette ſcience. C. 101.
Aſſéquis, C. 84 note.
Aveugles, fondation illimitée pour les, en Egypte, D. 51 & 52.
Audience, du Kam des Tartares, B. 60 & 61.

B.

Baſtchéſeray, B. 36, note.
Bains Turcs, leur conſtruction; leur effet. A. 95 & ſuiv.
Balkan, B. 154.
Barde, D. 99 & ſuiv.
Barut, D. 68.
Bateaux, perfection des Turcs dans ce genre; diſtinctions qu'on y attache; couverts en blanc & grillés pour les femmes du Serrail, A. 144 & 145.
Bayonnette, uſage de cette arme adoptée en préſence du Mufti, C. 92 & 93.
Bayram, A. 137 & 138.
Beſeſtins, leur ſtructure, leur uſage, leur motif. A. 13.
Bombes, trait d'ignorance à cet égard, C. 38 & ſuiv.; à ricochet, *idem*, 62 & ſuiv.
Boriſthène, largeur de ce fleuve, manière dont on le paſſe, B. 49.
Boſtandgy-Bachi, ſa ſurveillance ſur les déſordres occaſionnés par les femmes; étendue de ſa juriſdiction à cet égard, A. Diſcours préliminaire, xxxiij & xxxiv, Exemple de la juſtice qu'il exerce, & de la terreur qu'il inſpire, A. 61 & ſuiv.
Bourreau, il fait l'office d'Avocat du criminel, A. 133.
Boyards, B. 30, leurs intrigues & leurs vexations, *idem*. 31 & 32.
Brûlots, C. 41 & ſuiv.

C

Campagne des Tartares pour l'incurſion dans la Nouvelle-Servie, B. 113 & ſuiv.
Canal de la Mer Rouge. D. 39 & ſuiv.

Candie, deſcription de cette île, D. 6.
Capidgi-Bachi, ce que c'eſt, leurs différens emplois, A. 111, note.
Capitan Pacha, ce que c'eſt que cette dignité, A. 110.
Catapule, arme des Anciens, il en exiſte une dans la ſalle des armes du Serrail, A. 105, note.
Chagrins de Turquie, B. 151.
Charité envers les animaux, A. 126 & ſuiv.
Chaſſes des Tartares, ſervent de prétexte aux incurſions de ces peuples, B. 36.
Cherbet, B. 29 & 30.
Chek, leur inſolence, C. 114 & ſuiv.
Chypres, D. 87 & ſuiv.
Chiurt, B. 63, note; leur fierté, *idem*, 90.
Circaſſienne, voyez Géorgienne.
Climat de Conſtantinople, A. 37 & ſuiv.
Colonne de Pompée, D. 26 & ſuiv.
Comédie Turque, A. 82 & 83. Elles ſont un acceſſoire aux réjouiſſances publiques, *idem*. 106.
Comédiens (troupes de) comment elles ſont compoſées, A. 83 & 84.
Conſtantinople, ſa ſituation, ſon port, ſes environs, l'activité qui y regne, ſes différens aſpects, A. 2 & ſuiv.
Converſion, opinion des Turcs à cet égard. Dialogue entre Krim-Guérai & le Baron de Tott, B. 136 & ſuiv.
Crimée, deſcription topographique de la preſqu'île, B. 72 & ſuiv. ſa culture, B. 77 & ſuiv.; monumens de la tyrannie des Génois en Crimée, *idem* 80 & ſuiv.
Croiſſant, le peu de valeur que les Turcs attachent à ce ſigne, A. 143.
Cuiſine des Tartares à la guerre, B. 113 & 114.

D

Danſes, leur indécence, A. Diſcours préliminaires, xxxj. mépris qu'on a pour les danſeuſes, *idem*; opinion des Turcs ſur cet amuſement des Européens, A. 8 & ſuiv.
Dardanelles, mauvais état des, C. 25 & 28; ſituation, *idem*. 29 & 30; attaque des Ruſſes, *idem*. 30 & ſuiv. diſpoſition des travaux pour la défenſe, *idem*. 32 & ſuiv.; zèle d'un Turc, & ſon déſintéreſſement, *idem*. 43 & ſuiv.; Exemple remarquable de barbarie, 45; lâcheté des troupes, *idem*. 52.

Delta, D. 17; obſervation ſur la formation de cette île, *idem.* 24.
Deſpotiſme, il domine juſqu'à la crainte, A. 15; il a moins de pouvoir que le préjugé de l'obéiſſance, *idem.* 65; il en impoſe même au Deſpote, *idem.* 66.
Deuil, n'eſt point d'uſage chez les Turcs, A. 67 & 68.
Dgéſar-Pacha, D. 62 & ſuiv.
Diſcipline, moyen que les Turcs emploient pour l'établir & la maintenir, C. 77 & 78.
Diſcipline des Tartares, B. 131; exemple remarquable de ſoumiſſion, *idem.* 134 & ſuiv.
Douanes, perception des, A. 117.
Dromadaires, B. 33, note.
Druſes, D. 66; obſervations ſur ce peuple, *idem.* 72 & ſuiv.

E

Ecole de Mathématiques, ce qui a rapport à ſon établiſſement, C. 60 & ſuiv.; adieux touchans des Ecoliers, *idem.* 133.
Egypte, tout ce qui y a rapport, D. 9 & ſuiv. Sa population, *idem.* 42 & 44; ſon commerce, *idem.* 45; végétation, *idem.* 46; ſon gouvernement, *idem* 54 & ſuiv.
Egyptiens, leur affabilité, D. 16; leur induſtrie, *idem.* 48; leur caractère, *idem.* 49; leur religion, *idem.* 49 & ſuiv.
Electricité, ſon effet ſur les eſprits en Tartarie, B. 65 & ſuiv.
Emin-Pacha, C. 9 & 10.
Enterremens chez les Turcs, A. 68.
Eſclaves, d'où ils arrivent à Conſtantinople, A. Diſcours Prélim. xxx.; leur état en Orient, D. 99 & 100.
Etalon, du pic d'Architecture, C. 100.
Etendard de Mahomet, C. 6, note.
Eunuques Noirs & Blancs, leur emploi, leur caractère, A. 47 & 48.
Exécutions, A. 133; diſtinction du vrai Croyant & de l'Infidele, *idem.* 133.

F

Famine, cauſe qui la produiſit; déſordre qu'elle occaſionna, A. 20 & ſuiv.

Favoris, mort des trois Favoris de Sultan Mahamout, A. Diſcours Préliminaire, xxviij, note.
Femmes du Grand-Seigneur, leur titre, A. 42 & 43; précautions lorſqu'elles ſortent, *idem.* 145.
Femmes Turques, apperçu de leurs poſitions, A. Diſcours Prélim. xxiij & ſuiv.; liberté dont elles jouiſſent, xxxij & xxxiij; abus qu'elles en font, *ibid.*
Fêtes Turques, A. 81 & ſuiv.
Fidéi-Commis, communs en Turquie, A. 112 & 113.
Fiſc, manière dont il compte avec les ſucceſſions des gens morts en place, A 113.
Fonderies, établiſſement de la nouvelle, C. 77 & ſuiv.
Forteresſes, nouvelles, C. 96 & ſuiv.

G.

Géorgie, ſa ſituation politique, A. Diſc. Prél. note, xxix.
Géorgiennes, leur beauté, A. Diſc. Prélim. note, xxx.
Géographie, ignorance des Turcs ſur la, C. 12 & 13, note.
Gouvernement, peu reſpecté pendant les réjouiſſances, A. 106; moyen qu'il emploie pour punir les coupables, 112 & ſuiv.; ſa faibleſſe vis-à-vis des Milices, C. 12; ſon inſouciance ſur la ſûreté publique, *idem* 15; ſa méfiance ſur la fidélité des employés, *idem.* 68 & ſuiv.
Grecs, la manière d'exiſter des principaux, A. 55 & ſuiv.; éducation des filles, *idem.* 63. Intrigues des Grecs, relativement aux deux principautés de Moldavie & de Valachie, B. 24 & 25; leur vanité, *idem.* 27.
Guéray, origine de ce ſurnom des Princes Ginguyſiens B. 158 à 159, note.

H.

Harem, ce que ce mot ſignifie poſitivement; ſa différence d'avec le mot Sérail, A. Diſc. Prél. note, xxiij.
Haſné, définition de ce mot, A. 111, note.
Hiſtoire naturelle de la Crimée, *voyez* Crimée.
Hoſpitalité des Tartares, B. 147 & ſuiv.

I.

Inat Coſaques, B. 116, intrépidité de l'un de ces Coſaques au paſſage de l'Inguil, *idem.* 121 & 122.
Incendie, deſcription de celui qui conſuma en 1756 les deux tiers de Conſtantinople; meſures, précautions & uſages obſervés à cet égard, A. 10 & ſuiv. moyens que les incendiaires emploient, *idem.* 79 & 80.

Incendie de la Nouvelle-Servie, ſon effet dans l'atmoſphère, B. 128.
Ingul, paſſage de ce fleuve, B. 121.
Inondation du Nil, ſes cauſes, D. 17 & ſuiv. conjectures ſur l'inondation de l'Euphrate, *idem.* 22.
Iſed-Bey, ſon caractère, C. 24; il devient Viſir, *idem.* 131; Pacha du Caire, D. 11.
Iſmael-Bey, C. 24, ſon inſouciance ſur les déſaſtres de l'Empire, *idem.* 110.

J.

Jaff, D. 59 & ſuiv.
Jeniſſaires, inſtitution de cette milice, B. 54; ſa paie, C. 90.
Juſtice Turque, A. 117 & ſuiv.

K.

Kam des Tartares, étiquette de ſa Cour, B. 63 & 64; ſes chaſſes, *idem.* 67 & ſuiv. Son palais, *idem.* 72.
Kapin, mariage au Kapin, ce que c'eſt, A. Diſcours Préliminaire, xxiv.
Kotchim, ſituation de cette forteresſe, B, 9 & 10.
Krim-Guéray, début de ce Prince avec le Baron de Tott, B. 93 & 94; ſon portrait, *idem*; ſon entrée, *idem*; on redoute le premier acte de ſa ſévérité, *idem.* 96; ſon opinion ſur le Viſir Emin-Pacha, *idem.* 106; le caractère de ſon eſprit, *idem.* 110; ſon humanité, *idem.* 118 & 119; ſon dégoût pour les têtes coupées, *idem.* 124; ſa mort, *idem.* 145 & ſuiv.

L.

Langue Turque, manière de l'enſeigner; comment elle eſt compoſée; difficulté qu'elle préſente, A. 5, 6 & 7.
Lattaquée, D. 70.
Leſguis, Tartares; arrivée d'un Ambaſſadeur de cette Nation, B. 110.
Liban, Mont, D. 74.
Loix ſomptuaires, A. 75.
Loix civiles, A. 115 & ſuiv.; loix criminelles chez les Tartares, B. 70.

M.

Macédoniens, leur intrépidité, C. 164 & ſuiv.

Machine à mâter, ſa conſtruction; C. 118 & 119.
Makſoud-Guéray, le Kam, ſa manière de vivre, ſon caractère, B. 62 & ſuiv.
Mamelucs, D. 52 & ſuiv.
Marine, mauvais état de celle des Turcs, C. 17 & ſuiv. incurie des Turcs à cet égard, *idem.* 117.
Martavan, uſage ſingulier des habitans de, D. 81 & ſuiv.
Mekkemé, A. 124.
Melek-Pacha, Caymakan, C. 24.
Mikmandar, B. 10, note; vexations qu'ils exercent, *idem.* 11 & ſuiv.
Milady Montagu, réfutation de ſes lettres, A. Diſcours Prélim., xvij & ſuiv.
Minarets, leurs conſtructions, leur uſage, A. 142 & 143.
Miri, vexations qu'il exerce ſur les ouvriers, C. 70 & 71.
Moines Tartares, A. 86 & ſuiv.
Moldaves, l'entêtement remarquable de cette Nation, B. 15 & ſuiv. leur origine, leur langage, *idem.* 31 & 32.
Moldavie, état de cette Province, B. 24 & ſuiv. taxe immodérée qu'elle ſupporte, *idem.* 31; dévaſtation de cette Province, *idem.* 100 & ſuiv.
Monnaie, eſpèces, leur définition, A. 105, note.
Monnaie, titre, C. 111.
Monopole, Celui que fait le Gouvernement, A. 20.
Morée, D. 95 & ſuiv.
Moſquée, A. 141 & ſuiv.
Monticules, obſervations ſur ces amoncellemens, B. 44 & ſuiv.
Mont Olympe, la ſituation de celui d'Aſie, ſes rapports avec la climature de Conſtantinople, A. 38; D. 6, note.
Mutualis, D. 66.
Murad-Mollach, la manière d'exiſter de ce Turc. Il ne connaît pas ſes enfans; ſa morale ſur le ſentiment paternel; ſur la pluralité des femmes, A. 4, 25 & ſuiv.
Muſique Turque, A. 84 & 85.
Muſtapha III, (Sultan) ſon avènement au trône, A. 67; ſa poſition antérieure, *idem.* 68; ſon portrait, *idem.* 69; ſon inſtallation, *idem.* 70 & ſuiv.
Muſtapha Sultan, ſa première démarche avec le Baron de Tott, C. 8 & 9, il vient voir les pontons, *idem.* 74;

ſon projet ſur le canal de jonction entre la mer Rouge & la Méditerranée, D. 40, note.

N.

Naiſſance, (ce qui ſe pratique à la) des Princes ou Princeſſes Ottomanes, A. 100 & ſuiv.
Navigation, ignorance des Turcs ſur cet objet, C. 106 & ſuiv.
Nékropolis, D. 29 & ſuiv.
Nil, D. 17; ſon limon, *idem.* 22.
Nilomètre, D. 19.
Noguais, B. 37; l'opinion qu'ils ont de leur pays, *idem.* 38, note; la patience qu'ils mettent dans la recherche de leurs troupeaux, *idem.* 38 & 39; leur nourriture, *idem.* 40 & 41; la circonſpection de ces peuples envers les Etrangers, *idem.* 42; obſervations ſur leurs uſages, *idem.* 43; leurs vêtemens, *idem.* 46 & 47; manière de ſaiſir les chevaux, *idem.* 48; leur avarice, *idem.* 51 & 52; leur commerce, *idem.* 52.

O.

Obas, ce que c'eſt, leur conſtruction, B. 39.
Oczakow, ſituation de cette Place, B. 49.
Opium, (uſage immodéré de l') chez les Turcs, ce qui en réſulte, A. 85 & ſuiv. B. 156.
Orcapi, (deſcription des lignes d'), B. 53, 54, 55 & ſuiv.
Orgueil des Turcs défini par eux-mêmes, A. 144.

P.

Patriarche des Grecs, ſa dépoſition; inſtallation de ſon ſucceſſeur; moyens employés à cet effet, A. 50 & ſuiv.
Péche, aventure à ce ſujet, A. 31 & ſuiv.
Pérécop, *voyez* Orcapi.
Peſte, ſon origine; cauſe qui la perpétue; facilité des ſecours pour ceux qui en ſont attaqués; remède, obſervations ſingulières à cet égard, A. 23 & ſuiv.; elle n'eſt pas originaire d'Egypte, D. 47.
Pierrier, (groſſeur remarquable d'un), B. 46 & ſuiv.
Pyramides, voyage aux, D. 13; obſervations ſur leur conſtruction, *idem.* 30; ſur leur élévation, *idem.* 37.
Pontons demandés à l'armée, C. 67, doublés en cuir,

idem. 71 ; épreuve faite en préſence du Grand-Seigneur ; *idem.* 74 & ſuiv.
Porte, la Porte ; définition de cette expreſſion employée pour déſigner l'Empire Turc, A. 103, note.
Propriétés chez les Turcs, A. 91 & ſuiv.
Pruth, paſſage de cette rivière, B. 98 & ſuiv.

R.

Racub Pacha, caractère de ce Grand-Viſir, A. 18 & ſuiv. ſon adreſſe à manier le peuple ; *idem.* 77 ; ſon mépris pour tous les préjugés, *idem.* 89 & ſuiv.
Ramazan, A. 136 & ſuiv.
Réjouiſſance publique, A. 101 & ſuiv.
Révolte des femmes, A. 22.
Rhodes, D. 89 & ſuiv.
Rit des Grecs, A. 53 & ſuiv.
Romélie, B. 156.

S.

Saint-Louis, obſervation ſur ſon débarquement en Egypte, D. 58 & ſuiv.
Saint-Jean-d'Acre, D. 62 & ſuiv.
Sainte-Sophie, on a trop vanté cet édifice, A. 140 & ſuiv.
Saïque, C. 41, note.
Salackors, Ecuyers, leur emploi, A. 111.
Salines de Crimée, B. 56 & 57.
Salonique, D. 93 & ſuiv.
Sandjak-Chérif, (ſortie du) ; déſaſtre qu'il occaſionna, C. 6 & ſuiv.
Sauterelles, ravages que font ces animaux, B. 45 ; cauſe de leur deſtruction, *idem.* 46.
Seïde, D. 66.
Serrail, ſon emplacement, Diſc. Prélim., note xxij, ſa diſtinction d'avec le mot *Harem*, *idem.* note xxiij.
Séraſker, B. 35.
Sipahis, aux ordres du Kam des Tartares, B. 111 & 112 ; leur inſolence, *idem.* 113 & 114 ; le déſaſtre qu'ils éprouvent, *idem.* 115 ; pluſieurs ſe noient au paſſage de l'Ingul, *idem.* 120 & 121, leur lâcheté au premier coup de fuſil, *idem.* 129 ; leur barbarie, *idem.* 131 ; leur entêtement, *idem.* 132 & ſuiv.
Smirne, D. 92 & ſuiv.

Sphinx, D. 14.
Succeſſion au trône Ottoman, (ordre de), A 40; les Princes Tartares n'y ont aucun droit, *idem.* 41; loix barbares contre les collatéraux au premier degré, *idem.* 41 & ſuiv.
Sultan, ſignification de ce titre, A. 39.
Sultan Oſman, ſon caractère, A. 16 & 17.
Sultane, comment il faut entendre ce mot, A. 42 & 43; Sultane Validé, (Sultane mère) *idem.* leur manière d'exiſter dans leur Palais, A. 43 & ſuiv.; à quel âge on les marie, *idem.* 110; leur privilège excluſif ſur le mari qu'elles épouſent, *idem.* 110 & 111.
Sultans Tartares, leur poſition en Romélie, B. 156 & ſuiv.
Supplice, ſon infâmie ne s'étend point ſur les parens du coupable, A. 133 & 134; ſouvent ils en tirent vanité, *idem.*
Suratchis, inſtitution de ce corps, C. 91 & ſuiv.
Surmé, ce que c'eſt, A. 94 & ſuiv.
Stambol Effendiſſy, ſa juriſdiction, A. 124 & ſuiv.; ſon rang, *idem.* note.

T.

Tartares, leur ſituation politique, leur gouvernement, B. 81 & ſuiv.; levée des troupes, *idem.* 106; leur goût pour la chair de cheval, *idem.* 114; leur patience infatigable & leur humanité envers leurs eſclaves, *idem.* 127.
Tayn, B. 57.
Tcheſmé, incendie de la flotte Turque à, C. 20 & ſuiv.
Tendelet, excluſif au Souverain, à l'héritier & au premier Miniſtre, A. 92 & 93.
Tentes Tartares, leur méchaniſme, B. 108 & ſuiv.
Témoins, point de procès en Turquie ſans faux témoins, A. 117; peine portée contre les fauſſaires, *idem.* 118.
Timariots, B. 112, note.
Tripoli de Syrie, D. 69.
Troubles du Caire, D. 14, hiſtorique de la révolution de 1777, *idem.* 56 & ſuiv.
Tour de Léandre, note, 100.
Tulipes, (fêtes des), A. 48 & ſuiv.
Tunis, D. 97 & ſuiv.
Turcmens, D. 82, 83 & ſuiv.

Turcs, leur témérité à l'affaire de Grotska & dans la dernière guerre, A. Diſcours Prélim. x, note. Mépris qu'ils ont pour les Grecs, B. 27; leur cruauté fait horreur aux Tartares, B. 124; leur aptitude aux ſciences abſtraites, C. 116.

V.

Vengeance, manière dont les Turcs vengent leurs injures, A. 132 & 133.
Vent de Damas, les déſaſtres qu'il occaſionne; les moyens de s'en préſerver, A. 37; vent du Sud, (obſervation ſur le), *idem.* 38.
Vin, l'uſage défendu par la loi, & protégé par le Gouvernement, A. 134 & 135.
Viſir, définition de ce mot; différence entre Viſir & Grand-Viſir, A. 110, note.
Ulemats, (corps des) ſon privilège, A. 17 & 18.
Uſages des Tartares, leurs rapports avec les uſages Européens, B. 148 & ſuiv.

Y.

Yaſſi, ſituation de cette ville, B. 25 & ſuiv. *idem.* 30.

Z.

Zaporavicus, Coſaques, leur neutralité, B. 119.

Fin de la Table des Matières.

88337